Dupetit-Méré, Frédéric
La forêt d'Edimbourg

PQ
1981
D867F6

LA FORÊT D'EDIMBOURG,

OU

LES ECOSSAIS,

MÉLODRAME,

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

Et à Grand Spectacle,

PAR MM. FREDÉRIC, et CHARRIN, fils.

Musique de M. TAIX; Ballets de M. ADAM;

Et mise en Scène de M. RIBIÉ.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaité, le 6 Août 1806.

A PARIS,

Chez MALDAN, au Dépôt de Pièces de Théâtre, anciennes et nouvelles, rue de la Grande-Truanderie, N°. 11.

M. DCCC. VI.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHARLES STUARD, roi d'Ecosse.	*M. Adrien.*
HERALD, comte de Musselburg, membre du grand Conseil.	*M. S.-Jules.*
ERAMBERT, comte d'Edimbourg, président du grand Conseil.	*M. Ferdinand.*
EDOUARD, comte de Duglas, proscrit.	*M. S.-Victor.*
ANNA, épouse d'Edouard, sous le nom d'Olric, page.	*Mme. Picard.*
JUDES, fils de Brigitte, soldat Ecossais, attaché à Edouard.	*M. Marty.*
THURBIEK, VOGALD, } officiers Ecossais.	*M. Beuzeville.* *M. Genest.*
STURE, GOTZ, } valets d'Hérald.	*M. Leblanc.* *M. Boulanger.*
BRIGITTE, vieille paysanne, mère de Judes et de Babilas.	*Mme. Joigny.*
BABILAS, fils de Brigitte.	*M. Duménis.*
ERICKSON, chef de bucherons.	*M. Pascal.*
Un Page.	*Mlle. Lamare.*

Deux Soldats parlans.
Soldats, suite du Roi, Gardes du Roi, Peuple.
Bucherons, Vassaux du comte Hérald.
Villageois et Villageoises.

La Scène se passe en Ecosse, au quinzième siècle.

AVIS.

Il n'y a d'Edition avouée par l'Auteur, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Editeur, qui poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

PQ 1981 D8(7F6
FEB 16 1971
UNIV. OF TORONTO

LA FORÊT D'EDIMBOURG,

MELODRAME.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente l'intérieur de la chaumière de Brigitte ; au fond, deux grandes croisées laissent apercevoir une épaisse forêt, et plusieurs monticules, couverts d'arbres touffus ; à gauche des acteurs, une porte d'entrée ; à droite, celle d'un cellier ; au fond de la chaumière, un escalier conduisant à un premier étage : une porte au haut de l'escalier, et une petite croisée donnant sur la salle. Quelques meubles grossiers, mais propres, sont les seuls ornemens de cette habitation rustique. Plusieurs grands paniers et autres ouvrages de vannerie imparfaits, sont épars çà et là. Un amas de tonneaux est dans un des coins de la chaumière.)

SCÈNE PREMIÈRE.

VOGALD, BRIGITTE, BABILAS, JUDES, ET DES SOLDATS ÉCOSSAIS.

(Au lever du rideau, Vogald ouvre la porte de la chambre du haut, et descend ; à ce moment, Judes entre, il tient une lettre ; Brigitte est endormie devant son rouet, et Babilas devant un ouvrage d'osier... Il est à peine jour.)

UNE VOIX, *dans la coulisse.*

Qui vive ?

JUDES, *aussi dans la coulisse.*

Ecossais.

(C'est à ce moment que Vogald entre en scène, et que la porte de la chaumiere s'ouvre pour l'arrivée de Judes.)

VOGALD.

Le jour commence à paraître, donnons le signal du départ... Il me tarde de continuer les recherches dont le comte d'Edimbourg m'a chargé... (*apercevant Judes.*) Judes en ces lieux!..

JUDES.

Oui, capitaine, mon retour vous étonne?

VOGALD.

Je l'avoue, je te croyais décidé à rester à Edimbourg dans les gardes du roi.

JUDES, *montrant Brigitte et Babilas.*

Je n'ai pu résister au desir de voir mon frère et ma mère, (*à part.*) ou plutôt à celui d'être utile à un infortuné. (*haut.*) Le ministre du Roi, connaissant mon zèle, n'a point hésité à me rendre porteur de ce message. (*Il lui présente une lettre.*)

VOGALD.

Une lettre. (*il rompt le cachet.*)

JUDES, *à part.*

Ecoutons attentivement.

VOGALD, *fait un signe à Judes; celui-ci revient sans bruit, et se place derrière le capitaine Vogald lit:*

« Gardez avec soin toutes les issues de la forêt; je viens » d'apprendre qu'Edouard (comte de Duglas) approche » d'Edimbourg; qu'il doit y arriver demain, et que, d'a- » près la marche qu'il suit, il traversera le bois où vous » êtes campé. »

JUDES, *à part.*

Je le savais.

VOGALD, *continuant.*

« N'épargnez rien pour vous saisir de sa personne; la » révolte du comte de Duglas et les suites funestes qu'elle » vient d'avoir, lui sont attribuées. Grâce à mon adresse, » j'ai su détourner tous les soupçons, et les faire tomber » sur Edouard. Son arrêt est prononcé; vainement le roi » tenterait quelques efforts en faveur d'un homme qui lui » fut cher. L'Ecosse demande un exemple; le grand-con- » seil ordonne le supplice, et le peuple furieux attend » avec impatience l'instant du trépas de mon ennemi. » Vous le voyez, Vogald, tout assure ma vengeance! le » Roi Charles perdra son ministre favori! Anna, son » époux! et mon ambition sera satisfaite. »

JUDES, *à part.*

Quelle scélératesse !

VOGALD.

« Vous trouverez ci-joint le signalement que vous devez » donner à vos soldats. Prudence et discrétion envers tous » ceux qui vous entourent... Le ministre du Roi, et pré- » sident du grand-conseil :

» ERAMBERT, comte d'Edimbourg. »

JUDES, *toujours à part.*

O mon Dieu ! protège la vertu, et donne-moi les moyens de soustraire une victime aux complots de ces hommes pervers.

(Vogald s'approche de la croisée, tire un coup de pistolet ; Brigitte et Babilas sont effrayés : des soldats entrent dans la chaumière.)

SCENE II.

LES PRECEDENS, SOLDATS.

BABILAS, *se levant.*

Qu'est-ce que c'est ! qu'est-ce que c'est ! O ! seigneur ! quelle armée !... pourquoi ?

VOGALD.

Ne t'effraye pas, c'est ainsi que je rassemble mes soldats.

BABILAS.

Ah ! mon Dieu, quelle vilaine manière de réveiller ou d'appeler les gens !... on ne peut vous approcher sans trembler !... vous avez toujours les armes à la main.

BRIGITTE.

Je n'en puis revenir....

VOGALD, *à Babilas.*

Je suis fâché d'avoir troublé ton repos.

JUDES, *courant embrasser Brigitte.*

Remettez-vous, ma mère. (*surprise de Brigitte et de Babilas.*)

BRIGITTE.

Judes ! mon fils....

BABILAS.

Mon frère.... (*ils s'embrassent :*) (*pendant ce temps, Vogald range sa troupe et la dispose à la marche.*)

BRIGITTE.

Par quel heureux hazard, te revoyons-nous mon ami ?

BABILAS.

Ah ! oui, à propos, conte-nous cela ?

JUDES.

Dans un autre moment.

VOGALD, *aux soldats.*

Mes amis....

BABILAS.

Ah ! quel appareil, est-ce que vous allez donner l'assaut à notre chaumière.

VOGALD, *riant.*

Le poltron. (*aux soldats.*) Mes amis, vos courses ne seront pas plus long-temps infructueuses ; le coupable que nous devons saisir est dans les environs ; je viens de recevoir, d'Edimbourg, un ordre où se trouve son nom et son signalement, que je vous ferai connaître, ainsi qu'à vos camarades. « Une récompense de mille pièces d'or, est » promise, à celui qui pourra vaincre ou saisir le rebelle. »

BABILAS.

Mille pièces d'or, je m'en souviendrai, mais je ne le vaincrai pas. (*musique*)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

Capitaine, je viens d'appercevoir deux hommes dans la forêt ; j'ai voulu suivre leurs traces, mais l'épaisseur du feuillage les a dérobés à ma vue.... et j'étais trop éloigné des postes.

VOGALD.

Il suffit.

JUDES, *à part.*

Grand Dieu ! si c'était.... Cherchons les moyens de rejoindre ces infortunés, et de les prévenir des dangers qu'ils courent.

VOGALD, *aux soldats.*

Suivez-moi.

BRIGITTE, *à Judes, qui prend son fusil.*

Quoi ! mon fils, tu veux nous quitter ?

JUDES.

Je vole où mon devoir m'appelle ; mais je reviendrai bientôt près de vous.... (*geste expressif.*) (*il sort.*)

SCENE IV.

BRIGITTE, BABILAS.

BABILAS.

Il est courageux, mon frère !

BRIGITTE.

C'est un militaire intrépide!

BABILAS.

S'il pouvait gagner la récompense promise.... mille pièces d'or.... Dites-donc? mais, c'est que c'est joli ça....

BRIGITTE.

Oui.... Cependant, Babilas, la vie de ce malheureux serait le prix... de cet or.... Cet idée me fatigue.

BABILAS.

Bah ! vous voilà dans vos réflexions philosophiques et sentimentales. Songez donc, maman, que cet homme a voulu assassiner le roi : vous avez bien entendu parler de cette histoire, qui n'en est pas une : car, c'est une tragédie qui a fait assez de bruit à Edimbourg.

BRIGITTE.

Oui, mais....

BABILAS.

Mais, point de scrupule, maman.... Vous m'avez dit vingt fois, que protéger les méchans, c'était desservir son pays; et si cet homme n'était pas un ennemi du nôtre....

BRIGITTE.

Tu as raison.

BABILAS.

A la bonne heure.... je voudrais le trouver moi. Ah ! ah ! comme je l'arrêterais....

BRIGITTE.

Je ne sais, depuis deux jours que le capitaine habite notre chaumière.... je ne dors plus tranquille.

BABILAS.

Allons donc, maman, vous voulez rire.

BRIGITTE.

Non, vraiment.

BABILAS.

Ah ! bien moi, je sommeille avec un calme.... un calme bruyant, vous ne vous en faites pas d'idée; d'abord, je suis satisfait, le capitaine nous a donné beaucoup d'argent, il nous en a promis encore d'avantage : si nous le servons bien.... Et je vous assure que ça contribue fièrement à mon repos; et puis, je n'ai plus la crainte que des voleurs me

martyrisent. Il y a une sentinelle à la porte de notre maison : des soldats dehors, des soldats dedans... Et cela me rend tellement courageux, que je resterais endormi, depuis le soir jusqu'au lendemain matin, si le chant du coq, et ma vigilance naturelle, ne m'appelaient au travail. Mais, je babille, et j'oublie que je dois porter aujourd'hui ces paniers à Mus-elburg. Allons, Babilas, du courage ; tu gagnes de l'argent, et l'argent dédommage de toutes les peines.

BRIGITTE.

Le sommeil m'a empêché d'achever mon ouvrage, et je vais m'y remettre aussi.

(*Le temps s'obscurcit, on entend le tonnerre ; il pleut.*)

BABILAS.

Oh ! comme le temps devient noir.... Il pleut, je crois.... Quel orage !

BRIGITTE.

Que ces pauvres soldats sont à plaindre.

BABILAS.

Ma foi, oui ; je n'aimerais pas à voyager par un semblable temps.. . Mais nous sommes à l'abri, et je me console de sa rigueur. (*ils travaillent.*) (*musique.*)

(A ce moment, Edouard et Donald paraissent sur les mouticules du fond, et viennent devant une des croisées de la chaumière.)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, EDOUARD, DONALD.

DONALD, *à demi-voix.*

Seigneur? le temps est affreux, il nous est impossible de continuer notre route.

BABILAS.

J'entends parler. (*il se retourne : avec surprise.*) Que veulent ces deux hommes. Voyez donc, maman, ils me font peur.

BRIGITTE.

Ce sont des voyageurs, sans doute.

(*Edouard témoigne de l'inquiétude.*)

DONALD, *à part, à Edouard.*

Fiez-vous à mes soins. (*haut, à Brigitte*) Madame, nous sommes égarés. Pourriez-vous nous donner un asyle pour quelques instans ?

BRIGITTE, *à Donald.*

Je n'ai jamais refusé l'hospitalité à personne. (*à Babilas.*) Ouvre à ces étrangers.

BABILAS, *à Brigitte, à part.*

Permettez-moi de vous dire, maman, que vous faites une imprudence.

BRIGITTE, *à Babilas, à part.*

Obéis.

BABILAS, *à Brigitte, à part.*

Vous le voulez. (*haut*) Un instant, seigneurs, on va vous recevoir. (*il ouvre, Edouard et Donald entrent.*)

DONALD, *à Brigitte.*

Agréez nos remercîmens, madame.

BABILAS.

Il n'y a pas de quoi, assûrément.

BRIGITTE.

Vous venez de faire un long voyage sans doute?

DONALD.

Oui, et nous sommes accablés de fatigues.

BABILAS.

Oh! vous pouvez vous reposer ici; d'abord, ne vous gênez pas plus que si vous étiez chez vous.

EDOUARD.

Edimbourg est-il bien éloigné d'ici?

BABILAS.

De quatre milles environ.

BRIGITTE, *à part.*

Qui conduit ici ces voyageurs? (*haut.*) Puis-je, savoir les noms de mes aimables hôtes?

DONALD.

Ils doivent vous être inconnus; sortis trop jeunes d'Edimbourg, notre patrie.... pour avoir fait des actions éclatantes....

BRIGITTE, *à part.*

Ils craignent de se nommer. (*haut.*) Pourquoi me les cacher s'ils sont sans taches... (*Ici Edouard et Donald frémissent; la vieille s'en apperçoit.*)

DONALD.

Oui, madame, ils ne peuvent qu'honorer ceux qui les portent.... Mais votre discours a lieu de nous surprendre.

BRIGITTE.

L'intérêt que je prends à tous ceux à qui le sort est contraire, me rend par fois indiscrette... Cependant, seigneur.... j'aurais desiré....

DONALD, *l'interrompant.*

Entendre le récit de nos infortunes.

BRIGITTE.

Précisément.

BABILAS.

Ah ! oui, moi aussi, cela m'amusera, j'aime les histoires, et la vôtre doit être bien jolie, bien bizarre ; deux jeunes gens, qui sortent de leur pays pour courir les aventures, font des rencontres périlleuses, singulières, romanesques.

EDOUARD.

Permettez-nous, de grace, de différer quelques instans.... Le repos nous est nécessaire.

BABILAS.

J'entends : oui ! cela vous rafraîchira la mémoire.

BRIGITTE.

Je vais vous préparer un lit. (*à part.*) Eloignons mon fils ; il pourrait, par son babil, instruire ces étrangers. (*haut.*) Babilas.

BABILAS.

Que me voulez-vous, maman ?

BRIGITTE, *à part à son fils.*

Pendant que je vais disposer cette chambre, dont le capitaine n'a besoin que la nuit, va chercher des provisions, nos hôtes, à leur réveil, auront besoin de prendre quelque nourriture.

BABILAS.

J'y cours, (*à Edouard et Donald.*) ne vous impatientez pas, mes seigneurs, je suis à vous dans la minute, je ne vais qu'à deux pas d'ici. (*il sort avec Brigitte.*)

SCENE VI.

ÉDOUARD, DONALD.

EDOUARD.

Que nous sommes heureux, d'avoir trouvé cet asyle. Cette femme, quoique curieuse, est hospitalière.... Je ne sais pourquoi, mon cher Donald, une tristesse mortelle s'empare de mes sens. Les dieux ne veulent point qu'Edouard revoye sa patrie.

DONALD.

Quoi ! seigneur, votre courage s'éteint, quand vous touchez au terme de vos maux ; le généreux Hérald, comte de Musselburg, vous est dévoué ; il a soustrait votre épouse Anna aux persécutions injustes du Grand-Conseil, dont votre ennemi, le comte d'Edimbourg, est le chef ; il travaille à faire reconnaître votre innocence, et à vous rendre au bonheur....

EDOUARD.

Le Roi peut-il oublier les crimes dont on m'accuse, égaré par les conseils d'Erambert; il croit qu'une ambition cruelle m'a rendu coupable de rébellion.

DONALD.

Ne pensez, seigneur, qu'au bonheur dont vous allez jouir. Le comte Hérald nous attend aujourd'hui dans la forêt d'Edimbourg, près des ruines du vieux château. Votre épouse doit s'y trouver... Et c'est dans les bras de l'amour et de l'amitié, qu'Edouard retrouvera la paix et les plaisirs, après tant d'infortunes.

EDOUARD.

Les plaisirs... la paix! Oublies-tu que mon arrêt de mort est signé... Oh! mon ami!.. vertueuse Anna! quel sera ton sort, si le Ciel me ravit à ta tendresse.

DONALD.

Rappelez votre courage, mon cher maître, songez que votre ami vous donnera un asyle dans son château, jusqu'au moment où vous pourrez aller embrasser les genoux de Charles Stuart, notre souverain.

EDOUARD, *ému.*

Me jetter aux pieds du monarque! oui, cette idée m'enflamme, et me rend à moi même; je n'ai pris le parti de rentrer en Ecosse, que pour parvenir jusqu'à lui, obtenir la révision du jugement inique qui me condamne, et me ravit l'honneur et le repos.

DONALD.

Laissez agir vos amis ... Il serait facile au comte Erambert de vous perdre, si, par une imprudence, il apprenait votre retour ... Vous fûtes son rival preferé.... Votre existence nuit à ses vues ambitieuses.... Il a tout fait pour vous couvrir d'opprobre.... Et comme Président du Grand-Conseil, il réclamerait l'exécution d'un jugement, auquel Charles Stuart, n'a souscrit qu'à regret, mais que rien ne pourrait alors révoquer....

EDOUARD.

Oh! mon Dieu, quand finiront tant de malheurs!

(*musique*)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, BABILAS, *rentrant avec un panier*, BRIGITTE, *descendant de la chambre.*

BRIGITTE.

QUAND vous voudrez monter, tout est prêt.

BABILAS.

Quand vous descendrez, voilà de quoi fortifier votre estomac.

DONALD.

Que de bonté!

(*musique, coups de fusil.*

EDOUARD, *effraye.*

Qu'entends-je?

BABILAS.

Oh! ce n'est rien, ce n'est rien, ne vous effrayez pas.

(Brigitte fait des signes à Babilas; mais ce dernier ne la voit pas)

DONALD.

Cependant, ce bruit?..

BRIGITTE.

Est celui que font quelques soldats écossais qui viennent prendre ici le repas du matin.

EDOUARD.

Des soldats écossais.!...

BRIGITTE, *à part.*

Ils se troublent! L'air de l'un de ces étrangers, son maintien, ont assez de rapport avec ce que j'ai entendu dire d'Edouard....

BABILAS.

Oh! ce sont de bons enfans, ils ne vous feront pas le moindre mal. D'ailleurs, le capitaine Vogald...

DONALD, *avec trouble.*

Le capitaine Vogald... (*à part.*) le confident et l'ami du comte d'Edimbourg... Nous sommes perdus s'il nous voit... retirons-nous... (*haut.*) Nous vous quittons, madame...

BABILAS, *stupéfait.*

Quoi! seigneur?

DONALD.

Oui, nous allons profiter de votre offre généreuse, et reposer quelques instans. (*à part.*) Peut-être trouverons-nous dans cette chambre une issue favorable. (*ils saluent Brigitte et Babilas.*)

BABILAS, *à part.*

Il semble qu'ils ont peur.

(*Edouard et Donald sortent.*)

SCENE VIII.

BRIGITTE, BABILAS.

BRIGITTE.

As-tu bien remarqué ces étrangers ?

BABILAS.

Oui, maman.

BRIGITTE.

Les as-tu reconnus ?

BABILAS.

Quelle demande ! Comment vouliez-vous que je reconnusse des personnes que je n'ai jamais vues.

BRIGITTE.

Ce sont ces coupables que le capitaine poursuit.

BABILAS.

Bah! finissez donc, cela ne se peut pas.

BRIGITTE.

J'en suis presque certaine ; n'as-tu pas remarqué ?...

BABILAS.

En effet... je crois... oui, le grand sur-tout... mais non... pas possible... leur figure m'aurait frappée...

BRIGITTE.

Rien ne peut me faire changer d'idée.

BABILAS.

Cependant.. cependant... nous deviendrions riches. Oui, deux hommes traversaient ce matin la forêt... Et pourquoi maman n'aurait-elle pas raison ?... (*On frappe. musique.*)

(A ce moment, Edouard et Donald paraissent à la croisée de la chambre haute.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, VOGALD, UN SOLDAT.

DONALD, *à la croisée.*

On frappe : écoutons.

VOGALD, *en dehors.*

Eh bien ! m'ouvrirez-vous ?

BABILAS.

J'entends la voix du capitaine.

(Il court ouvrir. Brigitte fait signe au capitaine et au soldat de ne faire aucun bruit.)

VOGALD, *avec force.*

Pourquoi cette lenteur ?

BRIGITTE.

Silence ! silence !

VOGALD.

Que signifie ce mystère ?

BRIGITTE, *à voix basse.*

Deux hommes sont venus me demander asyle.

VOGALD.

Se peut-il ?

BRIGITTE.

J'ai cru reconnaître en l'un d'eux cet Edouard...

DONALD, *à part à la croisée.*

La perfide !

VOGALD.

Où sont-ils?

BRIGITTE.

Dans votre chambre où, sans doute, ils se livrent au sommeil.

VOGALD.

Il suffit, ils ne m'échaperont plus, et le comte d'Edimbourg sera satisfait.

EDOUARD.

Grand Dieu ! où nous sommes-nous réfugiés !

VOGALD.

Sont-ils armés?

BRIGITTE.

Non.

BARILAS.

Et j'en serai plus hardi. Oui, seigneur, ma mère a raison. (*à part.*) C'est singulier, pourtant, ma pénétration pour cette fois est restée en défaut.

DONALD.

Ils n'ont point aperçu nos armes.

VOGALD.

Votre fortune est faite, Brigitte ; mais il faut encore me prouver votre zèle.

BRIGITTE.

Parlez, seigneur.

VOGALD.

Vous connaissez le poste le plus voisin de cette habitation ?

BRIGITTE.

Oui.

VOGALD.

Votre fils manque de courage

BABILAS.

Comment? que dit-il donc? (*il va chercher son épée et son fusil, et s'arme d'une manière ridicule.*)

VOGALD.

Il n'oserait s'y rendre seul... Allez annoncer cette heureuse nouvelle au détachement que je commande; amenez-le de suite. Moi, je reste ici avec ce soldat pour arrêter Edouard, s'il descendait avant votre retour.

SCÈNE X.

DONALD, EDOUARD, *à la croisée*, VOGALD, BABILAS, UN SOLDAT.

DONALD.

QUELLE situation!

EDOUARD.

Il faut les combattre.

DONALD.

Les Ecossais arriveront.

EDOUARD.

Nous mourrons en nous défendant..

DONALD.

Modérez cet emportement: il pourrait nous être funeste.

(*Vogald réfléchit et semble aussi parler au soldat. Babilas les regarde.*)

BABILAS, *à part.*

Votre fils manque de courage, dit-il à maman. Ah! ah! c'est pour ne me rien donner qu'il tient ce langage... Je vais lui faire voir qu'il se trompe. (*haut.*) Dites-moi, capitaine, je ne vois pas pour quelle raison nous attendrions le retour des Ecossais. Nos ennemis dorment, ils sont sans armes; si nous montions, j'ai ma double clef, une épée et mon fusil: nous sommes trois contre deux... nous pourrions partager entre nous la gloire et le profit; vous en aurez plus que nous. (*montrant ses broderies.*) par rapport à votre argentine: c'est juste... mais...

VOGALD.

Tu as raison. Suivez-moi: nous saurons les vaincre, s'ils osent me résister.

DONALD.

O Dieu puissant! sauve mon prince, et je mourrai sans regret.

BABILAS, *au Capitaine.*

Montez... Seigneur, après vous... Je n'en ferai rien.

VOGALD.

Et non, tu as la clef.

BABILAS.

C'est juste.

(Ils montent. Babilas ouvre la porte, et au moment où ils veulent entrer, Edouard et Donald leur opposent résistance, tirent deux coups de pistolets qui mettent en fuite le soldat et Babilas. Vogald descend. Edouard et Donald le poursuivent.)

BABILAS, *en fuyant.*

Ahie! ahie! c'est fait de nous.

VOGALD, *se préparant à tirer sur Edouard et Donald.*)

Téméraires, vous êtes mort...

(A ce moment, Edouard fait feu sur Vogald. Ce dernier, blessé, tombe sans connaissance.)

SCENE XI.

ÉDOUARD, DONALD, VOGALD.

DONALD, *examinant Vogald.*

Seigneur, le ciel a favorisé nos desseins : le capitaine est sans connaissance; fuyons. (*musique.*) On vient : quel parti prendre ?

EDOUARD, *tirant son épée.*

Mourir en combattant.

DONALD.

Dérobons-nous plutôt à vos persécuteurs.

(Ils vont pour sortir; Judes accourt et se présente à eux.)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, JUDES.

JUDES.

ARRÊTEZ, arrêtez, vous allez vous perdre.

EDOUARD.

C'est Judes.

DONALD, *voulant le frapper.*

Prétends-tu nous disputer le passage ?

JUDES.

Non ; mais, vous sauver : je viens d'apprendre que vous étiez ici ; Brigitte m'en a instruit en donnant l'alarme au poste voisin. J'ai juré de vous délivrer, et je viens accomplir mon serment.

EDOUARD.

Tant de générosité...

JUDES.

J'obéis à mon cœur. Ma mère et mon frère, en vous croyant criminel, viennent de vous exposer au plus affreux danger... Pardonnez-leur : on abusa de leur crédulité. (*musique.*) Voila les troupes écossaises. (*après avoir cherché un moment*) Entrez dans ce cellier. (*le bruit redouble.*) Du courage, l'amitié veille sur vous.

(Il les fait entrer dans le cellier, voit le capitaine.... Pantomime. Il se rappelle la lettre du comte Erambert, la trouve, la montre avec joie, et la donne à Donald ; puis il va à la fenêtre, et décharge son fusil dans la campagne. Tout le monde accourt à ce bruit.)

SCÈNE XIII.

JUDES, BABILAS, BRIGITTE, SOLDATS.

JUDES, *aux soldats.*

Vous voyez, amis, votre capitaine baigné dans son sang. Je viens de voir ses assassins, ils fuyent par ce sentier. Vengez celui qui vous commande.

(*Douleur générale. Plaisante figure de Babilas.*)

BABILAS.

Il est mort, je l'avais deviné... Voilà ce que c'est que de se battre tout de bon.

(Judes fait un signe ; une partie des soldats sort pour suivre le chemin qu'il leur indique ; les autres entourent Vogald, et le rappellent à la vie.)

BRIGITTE, *lui posant la main sur le cœur.*

Il respire encore ! (*mouvement de joie.*)

JUDES, *l'examinant.*

Sa blessure est légère : donnez-lui des soins ; c'est à vous, ma mère, que je le recommande.

(On le relève, et les soldats l'emportent dans la coulisse. Brigitte, Babilas les précèdent.)

SCENE XIV.

JUDES.

SAUVONS-LES maintenant. (*musique.*)

(Il regarde de toutes parts si personne ne l'examine ; puis il ouvre la porte de la chaumière, semble guetter dans le bois. A ce moment, Brigitte entre en scène : elle est préoccupée.)

SCENE XV.

BRIGITTE, JUDES.

BRIGITTE.

ÉTOURDIE que je suis.

(Elle ne voit point son fils, et elle ouvre la porte du cellier. Edouard et Donald en sortent. Brigitte jette un cri. Judes se retourne, vient à sa mère, et lui pose la main sur la bouche.)

SCÈNE XVI.

JUDES, BRIGITTE, EDOUARD, DONALD.

JUDES.

IMPRUDENTE, qu'allez-vous faire ?

BRIGITTE.

Quoi ! mon fils, vous protégez ces étrangers ?

JUDES.

Ne dois-je pas ma vie au malheureux Edouard, accusé et poursuivi injustement, et c'est lui que vous alliez livrer à la mort ?

BRIGITTE, *confuse.*

Il serait innocent ! ah ! seigneur !...

EDOUARD.

Vous fûtes abusée, je ne puis vous en vouloir.

DONALD.

De grace, madame, gardez le plus profond silence... Que, sur-tout, Babilas...

JUDES.

La moindre indiscrétion nous perdrait tous les trois.

BRIGITTE.

Je vous jure de respecter vos volontés.

JUDES.

Je crains le retour des soldats qui sont à votre poursuite.

(*musique.*)

BRIGITTE.

J'entends quelqu'un, rentrez, seigneur, et permettez-moi de prendre un breuvage fortifiant que je venais chercher pour le capitaine.

(Elle entre, prend deux flacons, sort aussi-tôt, et referme le cellier.)

SCENE XVII.

BRIGITTE, JUDES, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

Eh bien! la mère, vous vous faites bien attendre?

BRIGITTE.

J'ai cherché fort long-temps cette bouteille.

LE SOLDAT.

Heureusement que le capitaine n'est pas en danger.

BRIGITTE.

Sa blessure?...

LE SOLDAT.

N'est pas dangéreuse.

BRIGITTE.

Prenez aussi ce flacon, il renferme d'excellent vin.

LE SOLDAT.

Du vin?

JUDES.

Oui, tu le vuideras à notre santé.

LE SOLDAT.

Volontiers... Je vous remercie. (*musique*).

(Il sort: au même instant les soldats qui étaient sortis à la treizième scène, rentrent; le bruit qu'ils font attire Babilas)

SCÈNE XVIII.

BRIGITTE, JUDES, BABILAS, SOLDATS.

LE SOLDAT.

Il faut qu'ils se soyent échappés, nous avons parcouru tout le bois.

BABILAS.

Je savais bien moi que le coup était manqué, çà me désole, je serais riche et je n'ai rien.

LE SOLDAT.

Je fais une réflexion, c'est ici que la scène s'est passée.

BABILAS.

Ah! mon dieu oui, là, tenez, v'là encore mon épée et mon fusil.

JUDES.

Où veut-il en venir!

LE SOLDAT.

Si cette chaumière même était le lieu de leur retraite? si le hazard les avait fait cacher dans cette habitation?

BABILAS.

Cà se pourrait bien.

BRIGITTE.

Ciel!

LE SOLDAT.

Il faut visiter cette maison.

JUDES, *à part.*

Ils sont perdus. (*haut*). Vous croyez que si près de nous?

LE SOLDAT.

Oui j'ai cette idée.

BRIGITTE.

C'en est fait du comte.

BABILAS, (*allant voir derrière les tonneaux*).

Primo. Ils ne sont pas là, si on pouvait les trouver ah! mon dieu quelle joïe.

JUDES, *à part.*

Quel parti prendre, (*haut*) je suis des vôtres, mes amis, mais avant tout il faut boire un coup, cela donne plus de force et de courage.. Asseyez vous là, je vous régale, le vin est bon.

(Il prend la clef du cellier, et va l'ouvrir pour chercher du vin. Les soldats s'asseyent.)

BABILAS.

Dites donc, ma mère, il ne se gêne pas notre frère, ce sont nos tonneaux qui lui servent à faire le généreux.

BRIGITTE.

Il nous aime, il est venu nous voir, il faut bien lui prouver que sa présence nous réjouit.

BABILAS.

A la bonne heure; mais c'est qu'ils boivent bien tous ces gens là.

(Pendant ce dialogue, Judes ressort du cellier, et en fait également sortir Edouard qui se cache derrière les tonneaux où Babilas a regardé. Mais au moment où Donald est prêt à en faire autant, Babilas se retourne, et, voyant son frère, il court à lui, lui prend une bouteille, et ferme la porte du cellier. Judes, interdit de ce contre-temps, s'avance avec humeur, et prend place à la table, ainsi que Brigitte et Babilas. Les soldats n'ont pu voir Edouard.)

JUDES.

Buvons!... (*On verse à boire et la santé se porte à tout le monde*).

BABILAS.

Vous connaissez sans doute le comte Edouard ?

(On voit Donald à travers une grille qui est à la porte du cellier ; il est à remarquer qu'il préte une scrupuleuse attention à tout.)

LE SOLDAT.

Nous ne l'avons jamais vu. Son signalement ne nous a même été donné que très-imparfaitement.

DONALD, *à part.*

Heureuse circonstance.

LE SOLDAT, *à part.*

Ce vin est bon, morbleu! j'aimerais à visiter ce cellier. (*haut.*)Le temps est précieux, camarades ; nous avons des recherches à faire; commençons.

DONALD.

Je tremble pour Edouard.

LE SOLDAT.

Ce cellier me parait propice....

JUDES.

Oh! non, j'en sors d'ailleurs.

LE SOLDAT,

Ce n'est pas une raison, tu y es entré sans dessein, et si le coupable s'y est réfugié.

BABILAS.

Bah ! ne croyez-vous pas qu'il serait venu là ? (*à part.*) S'il voit la provision, gare... gare...

LE SOLDAT.

Suivez moi... je veux y entrer.

BRIGITTE.

Je vous assure...

LE SOLDAT.

Point de réplique.

EDOUARD.

Plus d'espoir.

(Les soldats se présentent à la porte du cellier. Judes et Brigitte sont dans une grande agitation. La porte s'ouvre ; Donald en sort l'épée à la main.)

DONALD.

Lâches, vous cherchez Edouard, le voilà : privé du compagnon de mes infortunes, je reste seul contre vous ; mais, apprenez que vous ne m'aurez qu'avec la vie.

LE SOLDAT.

Respectez ses jours, mais assurez-vous de sa personne.

BABILAS.

Ah ! c'est bien lui, je le reconnais.

JUDES, *à part.*

Quel dévouement.

BRIGITTE.

Que signifie tout ça.

(Les Ecossais combattent et désarment Donald qui s'y prête. Cela doit être visible.)

EDOUARD, *à part.*

Donald périrait à ma place ! Non...

(Il veut sortir. Judes qui rôde près des tonneaux, le retient et le fait rentrer pendant que les soldats s'emparent de Donald.)

LE SOLDAT.

Je vais apprendre au capitaine Vogald cette heureuse capture. (*aux soldats.*) Vous, partez avec votre prisonier, je ne tarderai pas à vous rejoindre au poste voisin.

DONALD.

Heureux stratagême !

(Il fait un signe à Judes : ce dernier y répond ; puis il sort avec le soldat, Babilas les suit.)

BABILAS, (*en sortant*).

J'aurai donc une part des mille pièces d'or.

SCENE XIX.

EDOUARD, BRIGITTE, JUDES.

JUDES, *faisant sortir Edouard.*

Vous êtes sauvé.

EDOUARD.

Donald est dans les fers.

JUDES.

Il lui sera facile de se soustraire au trépas mais seigneur songeons à votre sûreté, votre ami nous attend; suivez mes pas.

BRIGITTE.

Pardonnez moi, seigneur.

EDOUARD.

Et ne méritez-vous pas mon amitié. (*lui montrant une bourse.*) Tenez, Brigitte, acceptez ce faible témoignage de ma reconnaissance, ne me refusez pas.

BRIGITTE.

Seigneur....

EDOUARD.

Acceptez-le, vous dis-je. (*elle prend la bourse.*)

JUDES.

Hâtons nous! il serait imprudent de sortir par cette porte qui sert habituellement aux soldats cantonnés dans cette chaumière, si nous rencontrions quelque détachement vous seriez reconnu, arrêté, et le dévouement de Donald vous deviendrait inutile; suivez mes pas, dans cette chambre haute est pratiqué un escalier dérobé, au bas duquel est une porte secrète, donnant sur le grand chemin de Musselburg et sur la lisière de la forêt; la surveillance de ce côté, est moins active et vous pourrez plus facilement parvenir au lieu qui vous est désigné.. Je m'expose à la mort la plus terrible en protégeant votre fuite, je le sais, mais il est glorieux de mourir, quand on peut arracher une victime aux efforts de la calomnie.

Fin du Premier Acte.

ACTE II.

(Le théâtre représente une sombre forêt. A droite des acteurs, les ruines d'un vieux château, un petit pavillon, et une terrasse subsistent encore au milieu des décombres. Au fond du théâtre on aperçoit des rochers escarpés et sauvages.)

SCÈNE PREMIERE.

LE COMTE HERALD, ANNA, *sous les habits d'un Page ;* STURE, GOTZ, *portant divers objets utiles à la chasse.*

(Anna entre dans les ruines, et cache dans le vieux pavillon une gibecière qu'elle avait en entrant en scène.)

HERALD, *aux valets.*

Sture, Gotz, laissez, en ces lieux, un fusil, de la poudre, et ce qui m'est nécessaire pour poursuivre ma chasse ; retournez à mon château : s'il arrivait pour moi quelque message d'Edimbourg, vous viendriez m'en avertir.

STURE.

Monseigneur reste seul ?

HERALD, *montrant Anna.*

Olric ne me quitte point.

GOTZ.

Monseigneur oublie, sans doute, que, ne pouvant traverser cette forêt sans un laissez-passer bien en règle, et n'en étant point munis, nous nous exposons à être pris par des gens de justice qui sont à la poursuite d'un rebelle.

HERALD.

Vous n'avez rien à craindre ; si l'on attentait à votre liberté, vous vous reclameriez de moi ; d'après la considération dont je jouis, on n'oserait vous retenir.

STURE.

Cependant ?...

GOTZ, *à Sture.*

On veut se débarasser de nous : tu avais raison, il y a du louche.

STURE, *à Gotz.*

Ne nous éloignons pas, et sachons ce dont il s'agit.

HERALD.

M'avez-vous entendu ?

GOTZ.

Oui, monsieur le comte, nous partons. (*musique.*)

(*Ils saluent le comte et sortent par les rochers, après avoir déposé le fusil.*)

SCENE II.

LE COMTE HERALD, ANNA.

HERALD.

Enfin, madame la comtesse, nous sommes seuls!

ANNA.

Etes-vous bien certain, comte Herald, de la fidélité de ces deux hommes?

HERALD.

Depuis qu'ils sont à mon service, je n'ai eu aucune raison d'en douter, et, d'ailleurs, est-il possible qu'ils soupçonnent le motif qui nous conduit ici?

ANNA.

Voilà bien le lieu que nous a désigné, dans sa lettre, mon malheureux époux!

HERALD.

Ce jour est celui qu'il a fixé, et avant peu, je l'espère, nous pourrons embrasser mon ami.

ANNA.

Plus cet instant approche, plus je sens augmenter mon trouble et mon incertitude; mon ame est partagée entre la crainte et l'espérance. Mon époux aura-t-il échappé aux périls qui le menaçaient? Ce soldat, qui nous a remis sa lettre, aura-t-il pu le rejoindre, et le prévenir de ce que vous voulez faire pour le sauver?

HERALD.

Le dévouement qui l'a porté à braver une mort certaine pour parvenir jusqu'à moi, nous est un sûr garant qu'il aura tout fait pour retrouver le prince; bientôt, chère Anna, votre époux, sera rendu à votre tendresse.

ANNA.

Espoir flatteur, soutiens mon courage, et puisses-tu ne pas être une illusion?

HERALD.

Une fois le comte près de nous, il n'a plus de dangers à courir. Les habits que vous avez apporté pour lui et son compagnon d'infortune, sont semblables à ceux de nos gens. Edouard et son écuyer passeront, à la faveur de ce déguisement, pour les deux valets que je viens d'éloigner, et nous pourrons, sans aucun obstacle, conduire votre époux à mon château.

ANNA.

Vertueux Herald!...

HERALD.

Le comte d'Edimbourg, président du sénat, est celui de tous les grands qui poursuit avec le plus d'acharnement le procès du malheureux Edouard. Il entretient la colère de Charles, et, par ses astucieux conseils, il a déterminé le monarque à signer l'arrêt de mort d'un homme qu'il chérit; mais j'ai su éclairer une partie du grand-conseil. Les membres les plus distingués de ce corps respectable, touchés du sort de ce héros, dont ils ont tant de fois admiré la valeur, doivent se joindre à moi pour obtenir son pardon. Nous avons pour nous la justice qui plaidera la cause de mon jeune ami, et jamais le cœur d'un monarque ne peut demeurer sourd à sa voix.

ANNA.

O mon protecteur! ma vie entière sera consacrée à vous témoigner ma vive reconnaissance! Sans vos soins généreux, que deviendrait mon époux!

HERALD.

Il aurait trouvé d'autres défenseurs; la justice de sa cause, plus encore que mon amitié pour lui, a dirigé ma conduite; si Edouard eût été en effet coupable du crime dont on l'accuse, Herald serait devenu son ennemi. L'homme qui tourne ses armes contre sa patrie, est un monstre indigne de la lumière; le protéger, c'est se rendre complice de ses forfaits: le punir, c'est servir l'humanité; mais, Edouard, innocent, est regardé comme coupable d'un attentat dont l'idée même, n'a jamais souillé la pureté de son ame. Sa tête est proscrite: j'ai résolu de mettre un terme à ses maux: j'ai entrepris de le rapprocher du souverain, et je périrai, ou ce projet s'accomplira. Rendre un époux à son épouse, un prince vertueux à sa patrie, est une occasion trop belle pour qu'un honnête homme la laisse échapper. (*On entend le son d'une cloche.*)

HERALD.

Quel est ce bruit?

ANNA.

J'ai vu près d'ici une troupe de bûcherons occupés dans cette forêt: cette cloche leur annonce sans doute l'heure à laquelle ils quittent le travail pour prendre leur repas.

HERALD.

En effet, plusieurs villageois s'avancent de ce côté; notre séjour en ce lieu pourrait leur faire soupçonner que la chasse n'est pas ce qui nous amène ici. Eloignons-nous.

ANNA.

Mais si, pendant ce temps, mon époux arrivait! comment le prévenir de ce qu'il doit faire?

HERALD.

Judes, qui guidera ses pas, est prévenu que, dans l'embrâsure de la fenêtre de ce pavillon ruiné, il trouvera ce qui est nécessaire à la fuite du prince; vous y avez caché les habits : joignez-y ce billet, dont voici le contenu : (*il lit.*) *Au Prince* EDOUARD. « Votre ami fera » tout pour vous sauver; vous ne devez point douter de » son zèle : prenez ces vêtemens, et tenez-vous caché au » sein de ces ruines, jusqu'à l'instant où l'on viendra vous » y chercher. »

ANNA.

Donnez-moi ce billet; je vais, prétextant une grande fatigue, rester au milieu de ces bûcherons, et attendre moi-même l'arrivée de mon époux.

HERALD.

Y songez-vous, Anna? Seule au milieu de ces villageois, vous devez craindre...

ANNA.

L'amour qui m'enflamme pour Edouard, me fera tout braver.

HERALD.

Mais, à quoi bon?...

ANNA.

Et comptez-vous pour rien le plaisir d'embrasser mon époux une heure plutôt. Je reste ici.

HERALD.

Vous le voulez, j'y consens; de la prudence sur-tout.
(*musique.*)

(Le Comte sort en promettant de revenir bientôt. Anna s'assied sur une pierre, les bûcherons entrent; Erickson les précède, il tient un panier de provisions, et une cruche de vin; tous les bûcherons l'entourent.)

SCÈNE III.

ANNA, ERICKSON, BUCHERONS.

ERICKSON, *en entrant.*

Ah! qu'ils sont gourmands! qu'ils sont gourmands! parce que je porte le dîner, ils me suivent par-tout; je parie que je les conduis avec cela jusqu'au Mississipi. Allons, placez-vous, je vais faire mes distributions.

ANNA.

O mon Dieu! protège Edouard. (*musique.*)

(Erickson va à chaque bûcheron, et lui donne son repas.)

ERICKSON.

Vous avez chacun votre part, çà c'est la mienne. et je la prends parce que je connais un proverbe qui dit: Charité bien ordonnée commence par... (*aperçevant Anna.*) Oh! dieu, le joli jeune homme! qu'il est donc joli! Il faut que je lui parle, afin de savoir ce qu'il est, ce qu'il fait, ce qu'il dit, ce qu'il veut et ce qu'il... enfin, ce qu'il me répondra. (*saluant Anna.*) Mon jeune seigneur, vous prenez l'air?

ANNA.

Oui, mon ami.

ERICKSON.

Son ami! ah! comme il est honnête! Il a pourtant un bel habit. (*à Anna.*) Peut-être que, sans doute, vous vous êtes égaré dans cette grande forêt?

ANNA.

Non, mon ami.

ERICKSON.

Çà doit être un grand seigneur! (*à Anna*). Je croyais que c'était pour vous être perdu que vous vous trouviez ici.

ANNA.

Tu te trompes: mon maître chasse dans le bois, et, me trouvant fatigué, je me suis assis un moment sur ces décombres.

ERICKSON.

Tiens, son maître! moi, qui le prenait pour un Prince (*à Anna.*) Et comment s'appelle-t-il votre maître?

ANNA.

Herald, comte de Bucan.

ERICKSON.

Herald! Ah! quel homme que celui-là! comme on l'aime à la cour, à la campagne, aux environs... C'était l'ami du prince Edouard; mais, il ne l'est plus depuis que celui-ci s'est révolté contre le roi.

ANNA.

Qui vous a dit cela?

ERICKSON.

Parbleu, c'est le bruit général.

ANNA, *à part.*

Malheureux Edouard, combien on sait peu te connaître?

ERICKSON.

Plaît-il?

ANNA.

Je dis qu'il est malheureux qu'une mort prématurée ait enlevé à l'Ecosse un héros qui fit tant de fois admirer sa valeur.

ERICKSON.

Oh! malheureux! c'est, si l'on veut: le comte était un mauvais sujet.

ANNA.

Vous le jugez bien sévèrement?

ERICKSON.

Dam! on dit qu'il a voulu assassiner le Roi.

ANNA.

Que je souffre de ne pouvoir prendre sa défense?

ERICKSON.

Ce jeune homme parle tout seul; il s'est troublé au nom d'Edouard: ne le perdons pas de vue: il est suspect! il est suspect! (*musique.*)

ERICKSON.

Ah! ah! voilà ce grand nigaud d'imbécille de Babilas!

ANNA.

Quel est ce Babilas?

ERICKSON.

Ah! c'est un original, une bête! Vous allez voir, nous nous amusons tous à ses dépens. (*musique.*)

SCENE IV.

LES PRÉC. BABILAS, *chargé de paniers et de corbeilles.*

BABILAS.

Bon jour, les autres, bon jour Erickson, bon jour tout le monde, me voilà.

ERICKSON.

Ah! ciel! comme il est essoufflé! tu as-donc toujours couru?

BABILAS.

J'ai d'une jolie force, pour vous apprendre des nouvelles superbes, et vous raconter des choses étonnantes que j'ai vues.

ERICKSON.

Dépêche-toi de nous raconter ça, mon petit Babilas.

BABILAS.

Je le veux bien, et c'est même avec plaisir, mais permettez que je me mette à mon aise.

ERICKSON.

Nous te le permettons.

BABILAS.

Sur çà, je dépose mon fardeau, je m'assieds, et je casse une croute.

ERICKSON.

Volontiers, tiens assis-toi là, et vous aussi, mon joli jeune homme, assisez-vous, vous boirez ben un coup.

BABILAS, *mangeant.*

Pardi ! est-ce que ça se refuse ça?

ANNA.

Mes amis, je....

ERICKSON.

Allons, allons, pas de façon ; et toi, racontes-nous promptement ces nouvelles superbes que tu sais.

BABILAS.

Un moment, que je finisse ma première bouchée, hum, hum, m'y voilà ; vous savez bien cet homme qu'on cherche depuis si long-temps.

ANNA, *à part.*

Je tremble.

ERICKSON.

Eh oui, le comte Edouard.

BABILAS.

Cet homme-là est pris.

TOUS.

Pris.

(Dans ce moment, Edouard et Judes traversent le fond du théâtre, en se cachant dans les buissons.)

BABILAS.

Pris, il a été arrêté ce matin chez nous, où il était venu se cacher.

ANNA, *à part.*

O mon Dieu ! (*haut.*) Etes-vous bien sûr que ce soit lui.

BABILAS.

Très-sûr, les soldats disent qu'il est semblable au signalement qu'on leur a donné.

ANNA, *à part.*

Malheureuse Anna !

BABILAS.

Il s'est battu comme un démon, il a blessé le capitaine qui voulait s'emparer de lui.

ANNA, *à part.*

C'en est fait, il est perdu !

ERICKSON.

C'est une fière prise ! au moins !

BABILAS.

Sûr que c'en est une. On l'a conduit au château d'Edimbourg, et je me dépêche d'arriver à Musselburg, où je porte ces ouvrages, pour être le premier qui annonce cette bonne nouvelle à tout le monde.

ERICKSON.

Tu nous quittes déjà?

BABILAS.

Aussi vite, que je suis venu, je vous ai conté ce que je savais, j'ai mangé, j'ai bu, je n'ai plus besoin ici.

ERICKSON.

Avant que tu ne partes, tiens, buvons à la punition du comte Edouard.

BABILAS.

De tout mon cœur, buvons.

ERICKSON, *à Anna.*

Et vous aussi, prenez ce verre.

ANNA.

Dispensez-moi....

ERICKSON.

C'est impossible, il faut boire avec nous. Allons, mes amis, imitez-moi. (A la punition du coupable arrêté ce matin, à celle de tous ses complices.)

TOUS LES BUCHERONS.

A celle de ses complices !

BABILAS, *regardant Anna.*

Tiens, il ne boit pas lui !.. (*s'adressant à elle*) Est-ce que vous le plaignez ?...

ERICKSON.

Buvez donc.

ANNA.

Le vin me ferait mal.

ERICKSON, *à part.*

Il ne boit pas, je le disais bien, il est suspect.

BABILAS.

Je n'ai jamais vu un domestique faire la grimace devant un verre de vin.

ERICKSON, *à part.*

Je le soupçonne, il faut savoir ce que c'est.

ANNA, *à part.*

Ils paraissent m'examiner avec curiosité.

BABILAS, *à Erickson.*

Oui, il faut savoir ça, charge t'en, Erickson, j'ai encore du chemin à faire, et je ne voudrais pas, pour toute chose au monde, me trouver seul de nuit dans cette forêt.

ERICKSON.

Tu parts?

BABILAS.

Non, je m'en vas. Adieu, tout le monde! (*musique. La cloche du travail sonne.*)

ERICKSON.

Allons, vous autres, l'heure du travail vient de sonner, retournez à la besogne, je vous rejoins à l'instant. (*à part.*) Je veux savoir pourquoi ce jeune homme est comme ça triste, pensif, rêveur, malade, pâle, langoureux.

ANNA.

Mes forces m'abandonnent. (*musique.*)

(Les bûcherons sortent d'un côté, Babilas de l'autre. Anna paraît indisposée; elle dérange sa ceinture; sa lettre tombe. Erickson s'en saisit; Edouard et Judes entrent après s'être assurés que personne ne peut les voir.)

SCENE V.

EDOUARD, JUDES, *au fond ;* ANNA, *assise sur une pierre, près du pavillon ruiné.*

ANNA, *à part.*

La nouvelle de la prise de mon époux a renversé toutes mes espérances; ô mon Dieu! (*elle s'assied, et paraît affectée.*)

JUDES, *à part, au fond.*

Voilà les ruines, approchons-nous.

ERICKSON, *à Anna.*

Qu'avez-vous donc?

ANNA.

Rien, mon ami; laissez-moi seul.... un moment. (*elle entre dans les ruines.*

ERICKSON.

Volontiers. (*à part.*) Quelques mots qui lui sont échappés m'ont donné des soupçons que je voudrais pouvoir éclaircir: je lui ai entendu prononcer très-distinctement le nom d'Edouard.

EDOUARD, *au fond.*

On m'a nommé.

JUDES, *de même.*

Avançons.

ERICKSON, *toujours à part.*

Il ne s'est trouvé mal que depuis qu'on lui a proposé de boire à sa punition.

JUDES, *à part.*

Il parle de vous, écoutons.

ERICKSON.

Je voudrais bien savoir... ce billet, tombé de sa ceinture, pourrait peut-être m'instruire ?

JUDES.

Un billet.

EDOUARD, *regardant dans les ruines.*

Ce jeune homme.

ERICKSON.

Ce papier pourrait bien être adressé à cet Edouard, dont l'arrestation lui fait tant de peine.

JUDES, *à part.*

O ciel !

ERICKSON.

Si je savais lire, je connaîtrais bientôt la vérité.

JUDES, *à part.*

Que dit-il ?... si je pouvais profiter...

ERICKSON.

De tous ceux qui sont ici, je suis le plus savant, et je ne connais pas même une lettre de l'alphabet.

JUDES, *à part.*

Heureuse idée ! (*au Prince.*) Imitez-moi. Cette lettre peut vous intéresser : il faut en connaître le contenu.

ERICKSON.

Si je montre ce papier à quelqu'un qui connaisse cet Edouard, et qu'il soit pour lui, je serai obligé de partager la récompense ; et si je ne le montre pas, je ne saurai rien. Que c'est chagrinant, mon Dieu ! que c'est chagrinant !

JUDES, *frappant Erickson à l'épaule.*

Ne pourriez-vous pas nous enseigner le grand chemin d'Edimbourg ? nous nous sommes perdus dans cette forêt.

ERICKSON, *cachant la lettre.*

Ah ! par exemple, vous pouvez vous vanter de m'avoir fait une fière peur, vous autres !

JUDES.

Nous en sommes bien fâchés certainement.

ERICKSON.

Est-ce que vous n'êtes pas de ce pays-ci, que vous ne savez pas le chemin ?

JUDES.

Non, nous sommes du comté de Devonshire, et nous venons à Edimbourg pour affaires.

ERICKSON.

Ah bien! tenez, prenez ce sentier-là, il vous y menera tout droit (*à part.*) Il me vient une idée; ils ne sont pas du pays : ils ne connaissent pas Edouard Je puis, sans crainte, leur faire lire ce billet : je saurai ce que c'est; et si c'est quelque chose de mal, j'irai l'apprendre au magistrat qui me récompensera bien moi tout seul.

EDOUARD, *à Judes, près des ruines.*

Ce jeune homme, dont je ne puis voir les traits, m'inspire une curiosité...

JUDES.

Mais, je crois reconnaître...

ERICKSON, *allant à eux.*

Dites-moi donc, dites-moi donc, service pour service? savez-vous lire la langue de ce village?

JUDES.

Oui, mon camarade pourra vous satisfaire.

ERICKSON.

Ah ben! faites-moi donc le plaisir de lui faire lire ce petit billet.

JUDES.

Volontiers. (*à Edouard.*) Tiens, lis.

EDOUARD, *lisant bas.*

Au prince Edouard! grand Dieu!

JUDES, *a part.*

O bonheur!

ERICKSON.

Ah! qu'est-ce qu'il a donc?

JUDES.

Rien, rien; c'est que cette écriture ne lui est pas inconnue. (*bas à Edouard.*) Voyez le contenu de la lettre.

(Judes qui, depuis que le prince lui a montré Anna, n'a cesse de la regarder, s'approche d'elle.)

EDOUARD, *à part.*

La lettre est de mon ami, elle m'était destinée, heureuse circonstance!

ERICKSON.

Hében, hében, est-ce que vous lisez pour vous, dites-moi donc ce qu'il y a d'écrit là dedans?

EDOUARD, *regardant Erickson.*

Mon trouble ne doit pas vous étonner, cette lettre est de mon frère, et c'est à moi qu'elle est adressée.

ERICKSON.

Ah! la drôle de rencontre! et qu'est ce qu'il est votre frère?

EDOUARD, *embarrassé.*

Mon frère, c'est....

(*Anna entendant parler Edouard, est sortie des ruines ; elle apperçoit Judes.*)

ANNA.

Que vois-je ?

JUDES.

Silence !

EDOUARD, *à part.*

C'est Anna !

ANNA.

Mon époux !

ERICKSON, *à Edouard.*

Cachez la lettre.

EDOUARD, *embrassant Anna.*

Mon cher frère, c'est toi que je retrouve.

ERICKSON.

Tiens, tiéns, c'est son frère ! ah quelle aventure !

EDOUARD.

Oui, mon ami, c'est mon frère, que depuis long-temps je n'avais vu, et que je venais chercher en Ecosse.

ERICKSON.

Je suis bien faché d'avoir voulu lire une lettre qui ne me regardait pas, mais c'est qu'il est drôle votre frère, il a des vapeurs.

JUDES.

Il y est beaucoup sujet.

ERICKSON.

C'est ce qui m'avait donné un instinct de curiosité dont je suis tout honteux à présent.

EDOUARD.

Il n'y a pas de mal, mon ami, il n'y a pas de mal.

ERICKSON.

Vous me pardonnez donc tous les deux ?

ANNA.

Oui, Erickson, tous deux.

ERICKSON.

Ça me fait un fier plaisir ! allez, et pour vous le prouver, avez-vous besoin de moi ?

EDOUARD.

Non, mon ami, non.

ERICKSON.

En ce cas, adieu mes braves messieurs.

(*musique.*)

SCENE VI.

EDOUARD, ANNA, JUDES.

EDOUARD.

Ma chère Anna, je te revois enfin.

ANNA.

Le ciel, las de nous accabler, voudrait-il nous rendre au bonheur?

EDOUARD.

Le bonheur, il n'est plus pour moi.

ANNA.

Cesse de te rappeler tes malheurs, ou si tu veux m'en parler encore, commence par accuser l'infortunée Anna des maux que tu as souffert.

EDOUARD.

Toi, femme divine! toi, dont l'amour sait calmer mes chagrins, le lien qui nous unit fait ma gloire; quand le monde entier se réunirait pour m'accuser, je proclamerais notre union, et l'époux de la vertueuse Anna ne pourrait être regardé comme un criminel; mais par quelle circonstance te vois-je dans ces lieux?

ANNA.

Tu devais y venir et tu me le demandes, apprends que depuis l'arrivée de Judes et la reception de la lettre que tu nous écrivis, ton généreux ami n'a rien négligé pour prouver ton innocence; non content de m'avoir offert un azile chez lui, il à répandu par-tout de nombreux émissaires, pour découvrir ta retraite, il à su décider en ta faveur une partie des membres du grand conseil; lui-même, sous le prétexte de prendre le plaisir de la chasse est venu dans ces lieux attendre ton arrivée, il a fait apporter des habits qui doivent servir à te déguiser. Ils sont cachés dans l'embrâsure de cette fenêtre; cette lettre, qui a pensé vous perdre, devait t'instruire de ce que tu avais à faire; toutes les mesures sont prises, bientôt tu oublieras dans les bras de ton épouse, de ton ami, tous les malheurs dont tu fus victime, et mon Edouard deviendra le plus heureux comme il est le plus vertueux des hommes.

EDOUARD.

Quel héroïsme! ô mon Anna! quel mortel ne serait glorieux de posséder votre amitié.

JUDES.

Seigneur, les momens sont précieux, hâtez-vous de vous

revêtir des habits qui vous sont destinés, et de rejoindre votre protecteur.

ANNA.

Un mot encore, quel est donc cet homme qui a été arrêté au village voisin.

EDOUARD.

Le malheureux Donald, mon écuyer; Judes et lui m'ont soustrait à la rage de mes persécuteurs.

ANNA.

O ! mon époux, l'homme qui trouve de tels amis n'a pas perdu l'estime de ses semblables.

JUDES.

Seigneur, je vous en conjure, fuyez.

ANNA.

Entrez dans ce pavillon, vous y trouverez tout ce qui vous est nécessaire. (*musique*).

(*Edouard et Judes entrent dans le pavillon*).

SCENE VII.

ANNA, *seule.*

Hérald ne parait point; qui peut le retenir loin des lieux où son amitié pour Edouard devrait l'attirer? aurait-il rencontré quelque obstacle ?... lui serait-il arrivé quelqu'accident ? ô mon dieu, protégez nous, sauve celui qui m'est cher, ou reprend ma triste existence; la vie, sans mon Edouard ne serait qu'un supplice continuel. (*musique*) Quel bruit? que vois-je? une foule de gens armés s'avancent vers les ruines. Edouard serait-il découvert? prévenons le, et attendons le départ de ces soldats pour le conduire près d'Hérald. (*musique*).

SCENE VIII.

THURBIEK, SOLDATS ÉCOSSAIS.

THURBIEK.

Soldats, parcourez les différentes avenues de cette forêt qui conduisent à Edimbourg, si Edouard échappe aux poursuites de nos camarades, qu'il ne puisse éviter de tomber entre nos mains, que les plus sévères recherches soient faites; arrêtez sans pitié toutes personnes qui ne seraient point munies d'un passe-port en règle. Sténon et sa troupe occuperont les avenues du château de Musselburg, moi, je fouillerai les environs, accompagné du reste de mes

soldats, et je me porterai au premier signal, par-tout où ma présence sera nécessaire. Marchons. (*musique*).

(La troupe, sous les ordres de Thurbiek, se divise en trois pelotons; deux sortent de différens côtés. Thurbiek et le sien font le tour du théâtre. Anna et son époux, paraissent à la croisée du petit pavillon ruiné.)

SCÈNE IX.

THURBIEK, SES SOLDATS, *au fond du théâtre*, ANNA, EDOUARD, JUDES, *dans le pavillon.*

ANNA, *à la fenêtre.*

Ils s'éloignent.

EDOUARD, *bas.*

O bonheur! (*musique*).

(Thurbiek, prêt à sortir, s'arrête comme frappé d'une réflexion subite, fait arrêter les siens, et s'approche des ruines.)

ANNA, *bas.*

Ils reviennent.

EDOUARD, *bas.*

Nous auraient-ils vus?

THURBIEK, *avec force.*

Oui, ces ruines pourraient fort bien servir d'asyle à notre fugitif.

EDOUARD, *à part.*

Qu'entends-je?

THURBIEK.

Il est de la prudence de nous assurer par nous-mêmes qu'il n'y est point caché.

ANNA, *à part.*

Mon époux est perdu!

THURBIEK, *à sa troupe.*

Quatre hommes avec moi, et le reste ici pour observer si personne ne sort, et pour nous prêter main-forte au premier bruit, à la première alerte.

EDOUARD.

Plus d'espoir. (*musique.*)

(Thurbiek fait entrer quatre hommes dans les ruines, et il entre avec quatre autres dans le pavillon.)

SCÈNE X.

EDOUARD, ANNA, JUDES, *dans le pavillon.*

ANNA.

C'en est fait !

EDOUARD.

Je saurai mourir plutôt que de tomber entre les mains de ces barbares.

JUDES, *vivement.*

Il me vient une idée ! Leur chef leur a commandé de se joindre à lui au premier bruit qu'ils entendraient. (*prenant un pistolet*) Fiez-vous à moi, je vais les éloigner, et cette croisée servira à votre fuite.

EDOUARD.

Cher Judes.

JUDES.

Je reviens à l'instant.

(Il passe de la croisée dans l'intérieur des ruines et disparaît; les soldats s'approchent. Anna et Edouard tremblent. On entend un coup de pistolet dans l'éloignement. Les soldats paraissent aussi-tot.)

(Ils entrent dans les ruines. Anna et Edouard regardent s'éloigner Judes sur la terrasse au-dessus du pavillon ; ce dernier, à l'aide des pierres déboulées, descend ; Anna et Edouard passent par la fenêtre, et tous trois se réunissent sur le théâtre. Edouard a changé de vêtement.)

SCENE XI.

EDOUARD, ANNA, JUDES.

JUDES.

Il n'y a pas un moment à perdre ; il faut fuir.

ANNA.

C'est impossible ; les soldats qui garnissent ces avenues ne pourraient manquer de vous reconnaître ; d'ailleurs, Edouard n'a point de passe-port ; vous seriez infailliblement arrêtés avant de sortir de cette forêt.

EDOUARD.

Comment échapper ?

ANNA.

Il faudrait trouver un endroit où vous puissiez vous tenir caché pendant que j'irais avertir le Comte des dangers que vous courez.

EDOUARD.

Mais toi, chère Anna!

ANNA.

Je n'ai rien à redouter; cet habit me garantira de tout; mais Judes est connu, il faut m'attendre ici (*après avoir cherché long-temps.*) tenez, cachés derrière ce buisson.

JUDES.

On vient.

ANNA.

Hâtez-vous. Espérance, courage, cher Edouard; Anna, ne te quitte un moment que pour mieux assurer ta délivrance. (*musique.*)

(Edouard et Judes, enveloppés dans leurs manteaux, se couchent à plat-ventre derrière les buissons. Anna, après s'être assurée qu'ils sont en sûreté, sort; elle est rencontrée par Gotz et Sture qui paraissent au fond. Thurbiek et ses soldats paraissent, et arrêtent les deux valets.)

SCENE XII.

EDOUARD, JUDES, *cachés*, THURBIEK, GOTZ, STURE, SOLDATS.

THURBIEK.

Qui êtes-vous?

STURE.

Nous sommes au service du comte Herald.

THURBIEK.

Que faites-vous en ce lieu?

GOTZ.

Nous accompagnons notre maître.

THURBIEK.

Monsieur le Comte est ici?

GOTZ.

Il prend dans cette forêt les plaisirs de la chasse.

THURBIEK.

Etes-vous munis de passe-ports?

GOTZ.

Oui.

THURBIEK.

Montrez-les.

STURE, *les donnant.*

Les voilà.

THURBIEK, *après les avoir lus.*

Ils sont en règle; n'avez-vous rencontré personne en venant ici.

STURE.

Pardonnez-moi ; au moment où nous arrivions, nous avons vu un page qui fuyait....

THURBIEK.

Un page ! il sortait de ces ruines ?

GOTZ.

Nous ne pouvons l'assurer positivement ; mais, il y a tout lieu de le penser.

THURBIEK.

Quel chemin a-t-il pris ?

STURE, *montrant le fond du théâtre.*

Par-là ?

THURBIEK.

Je vole à sa poursuite. Soldats, suivez-moi.

EDOUARD.

O Dieu ! protège Anna.

(Thurbiek sort avec ses soldats du même côte qu'Anna. Gotz et Sture viennent s'asseoir sur les pierres derrière lesquelles sont cachés le prince et Judes ; ils posent leurs fusils contre les buissons.)

SCÈNE XIII.

EDOUARD, JUDES, *cachés*, STURE, GOTZ, *assis.*

GOTZ.

Eh bien ! Sture!

STURE.

Eh bien ! Gotz !

GOTZ.

Nous voilà dans les grandes affaires.

STURE.

Nous voilà sur la route de la fortune.

GOTZ.

Elle est faite, si nous découvrons le comte Edouard.

STURE.

Et cela ne tardera pas.

GOTZ.

J'ai certain soupçon que notre maître a l'intention de le sauver.

STURE.

C'est ce qu'il est important de vérifier.

GOTZ.

Et d'apprendre au comte Erambert.

STURE.

Qui nous récompensera généreusement.

GOTZ.

C'est bien heureux au moins qu'il nous ait donné un passe-port pour suivre les démarches du prince.

STURE.

Sans cela, nous étions arrêtés.

GOTZ.

Sans pouvoir nous reclamer de notre maître qui aurait été bien surpris de nous savoir ici d'après les ordres qu'il nous avait donnés.

STURE.

Je suis certain qu'Edouard doit se cacher dans cet endroit.

GOTZ.

C'est sûr ; cette gibecière que nous avons vu placer furtivement dans ce pavillon.

STURE.

Commençons par visiter ces ruines.

(*ils se lèvent, et vont chercher dans le pavillon.*)

JUDES.

Profitons de cet instant, et fuyons.

(Ils sortent doucement, et cachent derrière les pierres les deux fusils de chasse que les valets ont laissés.)

STURE, *à la fenêtre du pavillon, et montrant les habits.*

Qu'est-ce que c'est que cette défroque-là ?

GOTZ.

Que dis-tu donc ?

STURE.

Edouard a fuit sans doute, ainsi que son compagnon, après s'être revêtus d'habits semblables aux nôtres.

GOTZ.

Que notre maître en a fait apporter ici pour les déguiser.

STURE.

Cela est plus que probable ; le page est parti ; donc les fugitifs sont encore cachés en cet endroit.

JUDES, *à Edouard.*

Nous sommes sauvés. (*musique.*)

(Les valets ressortent des ruines : Edouard et Judes sont prêts à disparaître dans la forêt ; mais une décharge de mousqueterie se fait entendre, et ils s'arrêtent derrière un arbre.)

GOTZ.

Ah mon Dieu ! qu'est-ce c'est que cela ?

JUDES.

La fuite est impossible ; des soldats s'avancent.

STURE, *après avoir cherché son fusil.*

Nous n'avons plus nos fusils.

(*il cherche avec effroi, ainsi que Gotz.*)

EDOUARD.

Que vois-je? Anna poursuivie! Volons à son secours.

JUDES.

Vous vous perdriez avec elle. Ces hommes sont armés : imitez-moi. (*musique.*)

(Judes prend deux pistolets. Edouard en fait autant; ils se jettent sur les deux valets.)

STURE.

Au secours! au secours!

EDOUARD.

Silence, misérable!

GOTZ.

Grands Dieux!

JUDES.

Un seul mot, et vous êtes mort. (*musique.*)

(Edouard et Judes les tiennent toujours en respect. Anna entre en désordre; en aperçevant Edouard, elle vient se jeter dans ses bras.)

SCENE XIV.

EDOUARD, JUDES, ANNA, STURE, GOTZ.

ANNA.

Mon époux!

EDOUARD.

Chère Anna!

ANNA.

Je suis poursuivie; je n'ai pu rejoindre le Comte. Plusieurs coups de feu ont été dirigés sur moi.

EDOUARD.

O mon Dieu! je te rends grace!

ANNA.

On suit mes pas, et bientôt...

EDOUARD.

C'en est fait.

JUDES.

Il nous reste encore un espoir.

EDOUARD.

Quel est-il?

JUDES.

Approchez. Les habits que vous portez peuvent servir à protéger votre fuite. Seul, je pourrais vous faire reconnaître. Je vous quitte, et vous, coquins, entrez... Entrez là dedans, ou je vous brûle...

EDOUARD.

Généreux Judes! Mais, toi?...

JUDES.

Sauvez vos jours; et si j'ai pu y contribuer, je serai trop heureux. Adieu, mon cher maître, adieu.

(Le pistolet au poing, Judes pousse Sture et Gotz dans les ruines, et les suit. Les deux époux s'embrassent. Plusieurs sieurs soldats entrent.)

SCENE XV.

EDOUARD, ANNA, THURBIEK, Soldats.

THURBIEK.

Qui êtes-vous?

EDOUARD.

Deux serviteurs du comte Herald.

THURBIEK.

Je sais que Son Excellence est maintenant dans cette forêt. Avez-vous un passe-port?

ANNA.

Non.

THURBIEK.

Pourquoi fuyez-vous devant nous? Vous m'êtes suspects, qu'ils soient gardés à vue jusqu'à l'arrivée du comte.

(*Son de cor. musique.*)

SCÈNE XVI.

Les précédens, le comte HÉRALD.

ANNA, *à part.*

Le voilà, nous sommes sauvés.

EDOUARD, *à part.*

Mon ami!

THURBIEK, *à Herald.*

Seigneur, ces deux hommes qui viennent d'être arrêtés en ces lieux, se reclament de votre personne; ils disent vous appartenir.

HERALD, *après avoir reconnu Edouard.*

C'est la vérité.

THURBIEK.

Je n'ai pas besoin d'autre témoignage; ils sont libres.

HERALD.

Capitaine, je saurai reconnaître la manière dont vous agissez avec moi.

THURBIEK.

Seigneur, si vous retournez à votre château, permettez-que je vous fasse escorter par plusieurs de mes soldats; ils vous éviteront la peine de vous arrêter pour vous faire reconnaître à chacun des differens postes établis dans la forêt.

HERALD.

J'accepte avec reconnaissance. (*musique.*)

(Plusieurs soldats escortent le Comte, qui part, emmenant avec lui Edouard et Anna.)

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, JUDES, GOTZ, STURE.

(Au moment où le prince s'éloigne avec Herald et son épouse, Sture et Gotz paraissent sur la terrasse, fuyant toujours devant les pistolets de Judes. Sture, en arrivant veut sauter dans la forêt. Mais Judes, par un mouvement plus prompt, se place entre lui et Gotz, et leur metle pistolet sur la poitrine.)

JUDES.

LE comte Herald! ô mon Dieu! je te remercie; tu as sauvé mon prince. (*Tableau général.*)

Fin du Second Acte.

ACTE III.

(Le théâtre représente les jardins du château de Musselburg. Au fond, une galerie ouverte, formant une terrasse, conduisant à un petit pavillon, situé à l'un des côtés du théâtre; au pavillon est une croisée donnant sur le jardin, et une porte donnant sur la terrasse. A travers les arcades de la galerie, on apperçoit les fortifications. Sur le devant de la scène, est un bosquet.

SCÈNE PREMIÈRE.

EDOUARD, HERALD, ANNA, *toujours en Page.*

HERALD.

Vous n'avez maintenant plus rien à redouter. Ce château, qui m'appartient, peut vous offrir un asyle sûr contre la rage de vos ennemis, jusqu'à ce que nous ayons trouvé les moyens de faire reconnaître publiquement votre innocence, et de faire annuler l'arrêt injuste qui vous condamne.

EDOUARD.

Généreux ami!

ANNA.

Vertueux protecteur, comment jamais acquitter notre dette?

HERALD.

Celui qui éprouve le plaisir d'être utile aux infortunés, est mille fois payé du service qu'il leur rend Restez, Edouard, restez près de votre aimable compagne; essuyez les pleurs que votre absence et vos malheurs ont trop long-temps fait couler. Moi, je vais songer aux moyens d'en tarir à jamais la source. Oui, mon ami, mon cœur s'ouvre à la douce espérance de vous voir jouir enfin du bonheur que vous méritez, et de rendre à votre patrie un héros qu'elle regrette.

ANNA.

O mon Edouard! combien ton Anna bénit la main qui lui rend son époux.

EDOUARD.

Chère Anna! vertueux Herald! quels maux ne seraient point effacés par les marques d'une si touchante amitié! Mais, Donald sera-t-il victime de son attachement pour moi? Je tremble pour ses jours!

HERALD.

Rassurez-vous: le roi est juste; il lui rendra la liberté. Le cœur de Charles ne pourra demeurer insensible à la noblesse de son dévouement. (*musique.*)

Quelqu'un s'approche.

EDOUARD, ANNA.

Ciel!

HERALD, *allant au fond du théâtre.*

Ne craignez rien, c'est Judes!

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, JUDES.

HERALD.

QUE sont devenus les deux traîtres ?...

JUDES.

Armé de mes pistolets, je suis parvenu à les pousser dans l'intérieur des ruines. En cherchant à les égarer, j'ai eu le bonheur, au milieu d'une vaste galerie, d'apercevoir l'entrée d'un étroit souterrain dans lequel, à force de menaces, je les ai obligés de descendre. Une porte de fer, qui tenait encore assez solidement, m'a donné le moyen de les y enfermer ; et pour rendre leurs efforts inutiles, j'ai comblé l'entrée souterraine en y roulant de très-grosses pierres que j'ai trouvées éparses aux environs. Ainsi, seigneur, je crois leur avoir ôté du moins pour quelque temps le pouvoir de nuire à vos desseins.

HERALD.

Il faudra pendant la nuit vous rendre à ce château, suivi de quelques serviteurs fidèles, et amener ces deux hommes que je ferai mettre en lieu de sûreté.

EDOUARD.

N'ont-ils aucun moyen d'en sortir avant ce temps ?

JUDES.

Non, seigneur, à moins qu'attirés par leurs cris, on ne vienne débarasser l'entrée du souterrain des pierres dont je l'ai comblée.

HERALD.

Le jour baisse, et il faut espérer que nous n'aurons rien à redouter de ce côté. Je vais me rendre à Edimbourg, dont ce château n'est éloigné que d'un mille. Je veux parler au roi, et plaider près de lui la cause de l'amitié et de la vertu.

JUDES.

Tout semble favoriser les ennemis du prince. Une lettre du seigneur Erambert à l'un de ses agens était ce matin tombée entre mes mains ; elle contenait tout ce qu'il est possible d'alléguer de plus fort en faveur de monsieur le comte.

ANNA.

Hé bien ! qu'est-elle devenue ?

JUDES.

Craignant de l'égarer, je l'ai remise à Donald, et il en était porteur au moment de son arrestation.

EDOUARD.

Fatal contre-temps?

HERALD.

Ne perdez pas courage; cette preuve nous manque, mais le ciel nous en fournira d'autres, et bientôt nous saurons confondre l'imposture. Je pars. Prenez cette clef, c'est celle de ce pavillon; j'en ai une seconde: il vous offrira une retraite sûre, si l'on tentait d'y pénétrer, ce qui ne pourrait se faire sans mon ordre; il communique à un souterrain pratiqué sous cette galerie, vous pourriez vous y cacher sans crainte. Attendez mon retour; je ne tarderai point à vous apporter la révocation de votre arrêt, et à vous rendre à la fois l'amitié du Monarque, et l'estime de vos compatriotes. Espérez, Edouard, quelque soit le malheur qui vous accable, le ciel protègera l'innocence opprimée, et sa foudre vengeresse écrasera ses calomniateurs. (*musique.*)

ANNA.

Quel bruit se fait entendre?

HERALD.

Je vais le savoir. (*à Edouard.*) Rentrez, et vous, madame...

ANNA.

Je reste; mon déguisement me met à l'abri de tous les soupçons, et il est important que je sois instruite de tout ce qui pourrait nuire à mon époux.

HERALD.

Vous avez raison.

JUDES.

On vient.

HERALD, *à Edouard.*

Dérobez-vous à tous les regards. (*musique.*)

(Edouard monte sur la terrasse au-dessus de la galerie, et entre dans le pavillon.)

SCÈNE III.

HERALD, ANNA, JUDES, UN PAGE.

LE PAGE.

Seigneur, le Roi, accompagné du président, du grand-conseil, arrive en ce moment aux portes de ce château.

ANNA.

Grand Dieu!

HERALD, *à part.*

Le Roi ! (*haut.*) Je cours le recevoir. (*bas à Anna.*) De la prudence. (*musique.*)

(*Herald et le Page sortent.*)

SCENE IV.

ANNA, JUDES.

ANNA.

Le Roi en ces lieux ! quel nouveau contre-temps !

JUDES.

Le comte Herald saura pourvoir à la sûreté de votre époux. De mon côté, je vais tâcher de savoir ce qu'est devenu Donald.

ANNA.

Comment ?

JUDES.

Quelques légers services que j'ai eu occasion de rendre au comte d'Edimbourg, m'ont acquis sa confiance, et m'ont ménagé un libre accès près de sa personne. Je porte l'uniforme de ses gardes, et je puis facilement....

ANNA.

Bon Judes !

JUDES.

J'ai eu l'honneur de servir sous les ordres de votre époux, il m'a comblé de ses bienfaits, et lorsque l'occasion de lui être utile se présente, je serais un ingrat, si je ne la saisissais avec empressement, adieu, madame la Comtesse, aussitôt que j'aurai appris quelque chose sur le sort de Donald, je viendrai vous en faire part. (*musique.*)

(*Jules sort*).

SCENE V.

ANNA, *seule.*

Allons retrouver Edouard, et le prévenir de l'arrivée du roi. (*musique.*)

(Au moment où Anna se dispose à sortir, Babilas paraît et l'en empêche.)

SCÈNE VI.

ANNA, BABILAS.

BABILAS.

Ah! vous voilà, joli jeune homme! je suis bien aise de vous revoir! je craignais que vous ne fussiez encore malade de vos vapeurs.

ANNA.

Je vous suis obligé de l'intérêt que vous prenez à moi, mais je me trouve beaucoup mieux.

BABILAS.

Ah! tant mieux que vous vous trouviez mieux. C'est pas l'embarras, ça se voit, vous êtes plus rougeot que tantôt.

ANNA.

Par quel hazard vous trouvez vous ici?

BABILAS.

Comment? par quel hazard? c'est par hazard dutout. Tenez, je vas vous conter ça de fil en aiguille. D'abord, je suis venu à Musselburg, comme je vous l'ai dit ce matin, pour faire mon commerce de paniers, de corbeilles, c'est moi qui fournis tout le Bourg; or donc, je me disposais à retourner chez nous, quand j'ai entendu un grand bruit de chevaux, de trompettes, de gens qui criaient *vive le roi*. J'ai demandé ce que c'était, on m'a dit; c'est *le roi*. Et effectivement, j'ai vu tout de suite de beaux personnages, sur de beaux chevaux et avec des beaux habits, tous dorés en argent.

ANNA.

Vous avez voulu voir le roi?

BABILAS.

Oh! je l'ai déja vu, oui, je l'ai vu une fois dans les jardins d'Edimbourg. Il m'a vu aussi, il m'a même remarqué.

ANNA.

Ah!

BABILAS.

Sans doute, j'étais au milieu de son chemin, pour le regarder tout à mon aise, il a dit à un soldat de me faire ôter de son passage. Je me suis ôté, et je lui ai ôté mon chapeau, il allait me saluer aussi, mais quelqu'un est venu lui parler, ça l'a interrompu.

ANNA.

Mais puisque ce n'est pas pour voir le roi, pourquoi donc êtes vous venu?

BABILAS.

Je suis venu pour lui demander ma récompense, vous savez bien que je vous ai dit que c'etait chez maman, qu'on avait arrêté le comte Edouard.

ANNA.

Et vous attendez ici notre souverain?

BABILAS, *allant au fond du théâtre.*

Sûrement, puisqu'il faut qu'il y passe pour aller au château. (*musique.*) Tenez, tenez, justement le voici.

ANNA, *à part.*

Profitons de ce moment pour aller retrouver Edouard.

(*ils sortent, musique.*)

SCENE VII.

LE ROI, LE COMTE ERAMBERT, HERALD, GARDES.

HERALD.

PARDONNEZ-moi, sire, de vous recevoir aussi peu dignement, si j'eusse été prévenu plutôt de vôtre arrivée; j'aurais tout fait pour prouver à mon roi, combien je suis flatté de le posséder dans mes domaines.

LE ROI.

Comte Hérald, j'ai assez de preuves de votre attachement à ma personne, pour que rien maintenant, ne puisse diminuer l'estime que je vous porte. Les services que dans plusieurs occasions vous rendites à l'état, sont gravés en traits inéfaçables dans le cœur de votre roi. Mais en louant votre zèle et votre fidélité, il doit aussi vous avouer qu'il a de justes sujets de se plaindre de vous.

HERALD.

De moi! sire?

LE ROI.

Oui, Hérald. Vous, le plus ferme appui de mon trône, vous qui sûtes remplacer dans mes conseils et dans mon cœur l'homme que j'avais comblé de mes bienfaits et qui au mépris des lois les plus sacrées de l'honneur, a osé méditer ma perte; vous, enfin, qui m'avez sans cesse donné des marques de l'amitié la plus vive, qu'elle raison peut vous porter aujourd'hui, à préférer la solitude au séjour d'Edimbourg, et à priver votre souverain d'un serviteur fidèle, dont les lumières lui seront toujours nécessaires. Ah! mon cher Hérald! Les rois trouvent si rarement un véritable ami, que s'ils ont le bonheur de le rencontrer, ils doivent tout faire pour le conserver précieusement.

HERALD.

J'ignorais, sire, que ma présence put vous être de quelque utilité, et vous, l'avouerai-je? Le souvenir toujours présent à ma pensée, de la destinée du malheureux comte Edouard, me fait redouter le séjour des cours; (*regardant Erambert.*) je crains que les bontés de votre majesté, n'excitent l'envie de ces vils courtisans dont il est toujours dangereux de s'attirer la haine.

LE ROI.

Vos craintes sont mal fondées; si le comte de Duglas éprouve maintenant toutes les rigueurs du sort, c'est lui seul qu'il en doit accuser. L'homme qui n'a reconnu les bienfaits de son roi, que par la plus lâche trahison est indigne de pitié.

HERALD.

J'en conviens, Sire; mais si le roi a été trompé? si l'homme qu'il a dépouillé de son rang et de ses biens, dont il a flétri la réputation, dont il a prononcé la sentence, si cet homme dis-je, était innocent?

ERAMBERT, *avec force.*

C'est impossible, les preuves de la culpabilité du comte Edouard ont été remises à sa majesté.

HERALD.

Des preuves?.. Elles ont pu être forgées.

ERAMBERT.

Par qui?

HERALD.

Par qui? par les ennemis secrets d'Edouard; par ces gens qui ne pouvant ni par leurs talens, ni par leurs vertus, atteindre aux premières dignités y parviennent à force de crimes et de bassesses.

LE ROI.

Sur quoi fondez-vous ce jugement?

HERALD.

Sur la conduite antérieure du comte de Duglas. Vingt fois il exposa sa vie dans les combats, vingt fois il affronta la mort pour la défense de sa patrie, bon fils, ami zélé, sujet fidèle, il était à la fleur de l'âge, le modèle de tous les guerriers et la gloire de l'Ecosse, dix années de vertus doivent anéantir toute idée de forfaits, l'homme qui marcha dix ans dans le sentier de l'honneur, ne peut en un moment franchir l'énorme distance, que le ciel à placée entre les hommes vertueux et les scélérats.

LE ROI.

La chaleur avec laquelle vous prenez la défense du

comte, prouve la noblesse de votre âme. Mais elle devient inutile jusqu'au moment où vous pourrez présenter des preuves qui détruisent l'accusation de votre ami.

HERALD.

N'en doutez pas, sire, j'en présenterai.

ERAMBERT, *à part.*

Grands Dieux!... (*haut.*) Qui vous donne cet espoir?

HERALD.

La certitude que tôt ou tard les méchans se trahissent. Mais pardon, sire, je m'égare en continuant à vous entretenir d'un sujet aussi affligeant. Permettez-moi de vous conduire au château, où, tout ce qui vous est nécessaire doit être préparé par mon ordre.

LE ROI.

J'y consens. (*musique*).

(Hérald accompagne le Roi: Babilas veut s'approcher du monarque ; les gardes le repoussent avec leurs fusils.)

SCÈNE VIII.

ERAMBERT, BABILAS, *au fond.*

BABILAS, *à part.*

Ah! que c'est vexant! je ne pourrai pas parler au roi.

ERAMBERT, *à part.*

Les discours du comte Hérald me surprennent et m'alarment! saurait-il que je suis l'auteur de la proscription d'Edouard?

BABILAS, *à part.*

J'aurais eu une récompence et la voila flambée.

ERAMBERT, *à part.*

L'assurance avec laquelle il vient de parler au roi!.... Les regards qu'ils m'a lancés!....

BABILAS, *apercevant Erambert.*

Ah! que je pense, v'la un grand!

ERAMBERT, *à part.*

Qu'ai-je à craindre? Ne suis-je pas seul possesseur de mon secret!

BABILAS, *à part.*

Ce grand peut grandement me servir, parlons lui.

ERAMBERT, *à part.*

Il est impossible que l'on découvre la vérité!

BABILAS, *saluant Erambert.*

Monseigneur, je vous salue....

ERAMBERT.

Que me voulez-vous ?

BABILAS.

Monseigneur, est sans doute, un grand de la cour du roi ?

ERAMBERT.

Oui, pourquoi ?

BABILAS.

Monseigneur, il faut que vous me rendiez un petit service, à charge de revanche, si l'occasion s'en présentait. Je voulais parler au roi pour lui demander une récompense, mais les gardes qui l'entourent, n'ont répondu à mes prières qu'avec des coups de crosse de fusil.

ERAMBERT.

Au fait ? au fait ?

BABILAS.

Au fait ? figurez-vous, monseigneur, que c'est chez moi, que ce matin, on a arrêté le comte Edouard.

ERAMBERT, *vivement.*

Le comte Edouard est arrêté !

BABILAS.

Certainement, et grace à moi. Je me suis battu comme un lion contre lui.

ERAMBERT.

Ah mon ami! comptez sur mes bienfaits ! Mais, qu'est-il devenu ?

BABILAS.

Il est parti avec un officier de soldats, qui l'a emmené.

ERAMBERT.

Enfin, il est en mon pouvoir. (*musique.*) Herald s'approche, cachons-lui ces événemens... mon ami, voilà une faible partie de ce que je vous destine, si la nouvelle que vous venez de m'apprendre est vraie. Retirez-vous, et, sur-tout, que pas un mot de cette aventure ne sorte de votre bouche.

BABILAS.

Je m'en vas, monseigneur, je m'en vas. (*à part.*) Heureux Babilas ! ta fortune est faite ? (*musique.*)

(Il sort. Herald entre, et paraît surpris en voyant Erambert.)

SCENE IX.

HERALD, ERAMBERT.

HERALD, *à part.*

ERAMBERT encore ici?

ERAMBERT, *à part.*

Dissimulons avec lui. (*haut.*) Comte Herald, je suis charmé que le hazard me procure en ce moment un entretien avec vous. La chaleur avec laquelle vous avez pris la défense de l'infortuné comte de Duglas, ne m'a point étonnée, puisque je connaissais votre amitié pour lui. Mais, quelques mots que, peut-être, j'ai mal interprétés, m'ont fait craindre que vous ne vissiez en moi l'ennemi d'Edouard, et je veux me justifier à vos yeux.

HERALD, *avec fierté.*

Je n'ai point encore désigné les calomniateurs de mon ami, et je m'étonne que vous cherchiez à vous justifier.

ERAMBERT.

L'estime du vertueux Herald m'est précieuse, et je ne regarderai jamais comme humiliante toute démarche qui pourra tendre à me la conserver.

HERALD.

De tels sentimens sont flatteurs pour celui qui les inspire.

ERAMBERT.

Quoique possédant moins que vous l'amitié du comte de Duglas, j'ai plains son malheureux sort, et s'il était possible de tenter quelque chose en sa faveur, croyez que je saisirai avec empressement cette occasion de vous prouver que je n'ai aucune part à ses infortunes.

HERALD.

Vous ne pouvez rien pour le bonheur d'Edouard.

ERAMBERT.

Je le regrette sincèrement.

HERALD, *ironiquement.*

Oh! je vous crois.

ERAMBERT.

Mais, sans doute, il s'est éloigné de sa patrie pour toujours, et l'on ignore le lieu de sa retraite?

HERALD.

Il a fui son pays parce que des scélérats avaient juré sa perte; mais il y rentrera fort de son innocence, et ce moment sera terrible pour ses ennemis. (*musique.*)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, JUDES.

JUDES.

MONSEIGNEUR, on vous amène le comte Edouard, que vos gens ont saisi ce matin dans la forêt.

ERAMBERT.

Edouard!

JUDES, *à part à Herald.*

C'est Donald. Espérons tout.

ERAMBERT.

Mais, comment ne l'a-t-on pas conduit de suite dans le château-fort d'Edimbourg.

JUDES.

C'est moi qui viens d'arrêter les pas de ses conducteurs!

ERAMBERT.

Expliquez-vous?

JUDES.

Je me trouvais à l'un des postes de la citadelle, lorsque des gardes ont amené le prisonnier pour le confier aux soldats qui devaient le conduire au Roi. Le prince ayant été blessé à la jambe en traversant la forêt, a demandé à se reposer quelques instans, et j'ai profité de cette circonstance pour ordonner qu'on vous l'amènât. Il me suit.

ERAMBERT, *à part.*

Oh bonheur!

(*musique. Jeu muet entre Herald et Judes.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, DONALD, *couvert d'un manteau*, UN SOLDAT, GARDES.

ERAMBERT, *à part, mais assez haut pour être entendu.*

Je triomphe! Edouard est perdu.

DONALD, *jetant son manteau.*

Tu te trompes; Edouard n'est point ton prisonnier.

ERAMBERT, *confus.*

Donald!

DONALD.

Penses-tu que le comte de Duglas fut devenu ton captif; qu'il eût cédé ses armes à tes vils satellites? Non! je serais moi-même mort sur la place plutôt que de me rendre, si

je n'eusse dû me livrer pour conserver les jours de mon maître. (*Surprise générale.*)

ERAMBERT.

Et tu n'as pas craint la rigueur des loix?

DONALD.

J'ai fait mon devoir. Que m'importent les périls qui menacent ma tête.

ERAMBERT.

Tu payeras de ta vie cette témérité. Qu'il soit gardé à vue jusqu'à ce que j'aye prévenu le roi de son arrestation.

HERALD, *à part.*

Si je pouvais?... (*haut.*) Ce pavillon éloigné des bâtimens habités, peut lui servir de prison, si vous desirez qu'il ne sorte point du château.

ERAMBERT, *incertain.*

Ce pavillon?...

HERALD.

En voici la clef.

ERAMBERT, *après un moment de réflexion.*

Seigneur, vous sembliez, il n'y a qu'un instant, prendre beaucoup de part au sort du comte, et je m'étonne...

HERALD.

Je servais l'amitié!.. mais, je ne la servirai point contre le gré du roi... Donald est prisonnier; Edouard le serait lui-même, que je ne chercherais point à favoriser sa fuite. Je plaiderais sa cause, et si Charles était inflexible, en plaignant le comte de Duglas, je respecterais encore l'erreur de mon souverain.

ERAMBERT.

Ce sentiment est louable, et j'accepte vos offres.

HERALD, *à part.*

O bonheur! Ils sont sauvés, et la lettre est à nous.

ERAMBERT, *à part.*

Herald pourrait avoir des intentions perfides; mais, je ferai épier ses actions. (*haut.*) Le Roi sera instruit du service que vous lui rendez.

ERAMBERT, *aux soldats.*

Soldats, saisissez-vous des papiers que cet homme peut avoir sur lui?

HERALD.

Ciel! plus d'espoir.

DONALD, *reconnaissant Judes parmi les soldats.*

La lettre est sauvée!

JUDES, *s'approchant du lui.*

(*à part.*) Dans quelle poche....

DONALD, *à part.*

A droite.

JUDES, *à part.*

Bien.

(Il sort quelques papiers qu'il donne aux soldats; puis il cherche à droite, prend la lettre, s'en saisit adroitement. Herald seul s'en aperçoit. Tableau. Judes continue ses recherches, et donne tout aux gardes.

JUDES.

Voilà tout. (*musique.*)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, UN PAGE.

LE PAGE, *à Herald.*

Tous les préparatifs sont achevés, et le Roi ne tardera pas à se rendre en ces lieux.

ERAMBERT.

Herald, cette fête nécessite votre présence.

HERALD.

Je vous quitte, seigneur. (*à Judes.*) Je compte sur ton zèle. (*musique.*)

(Herald sort. Erambert le salue, et semble porter quelques soupçons sur Judes.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* HERALD.

ERAMBERT, *à part.*

JUDES serait-il d'accord avec lui? Par prudence éloignons-le, et cherchons à entraîner Donald dans mon parti pour éviter toute surprise. (*haut.*) Judes, allez m'attendre à la citadelle. (*aux soldats.*) Gardez-vous de le laisser sortir. Vous m'en répondez sur vos têtes.

(*Approbation des soldats.*)

JUDES, *a part.*

Que signifie ceci? (*haut.*) Seigneur, j'obéis.

SCÈNE XIV.

ERAMBERT, DONALD, LE SOLDAT, GGARDES.

ERAMBERT *à Donald, après avoir regardé si personne ne peut les troubler.*

Tu es le complice d'Édouard ; tu fus, lors de sa révolte, l'instrument de ses projets criminels; tu l'accompagnas dans sa fuite, et, pour le soustraire aux recherches de la justice, tu t'es exposé au sort le plus effrayant.

DONALD.

Je n'ai songé qu'au bonheur d'être utile à mon maître.

ERAMBERT.

Cet attachement t'honnore, mais il causera ta perte. Tu vas paraître devant l'auguste tribunal, chargé du jugement d'Édouard ; son arrêt est prononcé, la mort est le prix de sa rebellion, et le glaive, levé sur la tête de Duglas, va te frapper avec lui.

DONALD.

Je connais le sort qu'on me destine, et je ne le redoute point; mourir pour sauver l'innocence, c'est vivre à jamais dans le cœur de tous les gens de bien.

ERAMBERT.

Tu t'égares, la mort n'est rien pour l'homme courageux; mais mourir couvert de honte et d'infamie, devenir l'objet de l'exécration du peuple, qui ne voit en vous que les auteurs d'une guerre intestine, et les ennemis de leur souverain. Voilà ce qui t'est réservé, si la pitié de quelque personne puissante ne vient dérober ta tête au coup qui la menace.

DONALD.

La pitié ! je ne l'espère point.

ERAMBERT.

Cependant, il est un moyen de te sauver, et ce moyen dépend de toi.

DONALD.

De moi.

ERAMBERT.

De toi seul.

(*Ici Anna est sortie du pavillon, et, reconnaissant Donald, elle écoute le dialogue qui suit.*)

DONALD.

Que faut-il faire ?

ERAMBERT.

Depuis quel temps es-tu attaché au comte?

DONALD.

Depuis dix années.

ERAMBERT.

Ses secrets te sont connus ; il faut les révéler, accuser Edouard devant le Roi. Si tu m'en fais le serment, et que tu le remplisses avec fidélité, je puis te soustraire au supplice.

DONALD, *à part, aperçevant Anna.*

La Comtesse !

ERAMBERT.

Tu ne réponds rien ?

DONALD.

Mon silence vous dit assez quelle sera ma réponse ; je n'acheterai point mon salut par un crime.

ERAMBERT.

Le supplice est préparé. Si tu consens à ce que je desire, tu vas entrer dans ce pavillon, jusqu'au moment où tu devras paraître devant le Roi ; et cette nuit tu pourras éviter par une prompte fuite le châtiment que tu as mérité. Réponds ; ou la mort ou la liberté, et ta fortune. Tu peux choisir.

DONALD, *surpris.*

Quoi ? je...

ERAMBERT.

Hé bien !

DONALD *regardant Anna, qui lui fait signe.*

Je... j'accepte.

ERAMBERT.

Il suffit... (*musique.*) Le Roi s'avance ; rentre, et sois prêt à me servir.

DONALD.

Je vous le jure.

ERAMBERT, *à part.*

Rien maintenant ne peut sauver mon ennemi.
(*musique.*)

(Erambert le conduit dans le pavillon dont il lui ouvre la porte. Anna est inquiète, mais elle se rassure en voyant Erambert refermer la porte sur Donald sans y entrer et disparaître.)

SCENE XV.

ANNA, *seule.*

O bonheur ! à la faveur de cette double clef, et par le secours du généreux Herald, je pourrais les sauver tous deux. Mais, qu'est devenu Judes ? O providence ! protèges-nous! (*musique.*)

SCENE XVI.

LE ROI, ERAMBERT, HERALD, ANNA, BABILAS, *gardes, villageois et villageoises, danseurs, danseuses. Jeunes chevaliers combattans ; marche.*

(*Ballet, dans le genre Anglais, fête villageoise.*) (1)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, THURBIEK, SOLDATS.

THURBIEK, *au roi.*

SIRE, deux hommes se disant attachés à la personne de monsieur le comte de Musselburg, viennent d'être trouvés dans les ruines du vieux château de Lozett, au sein de la forêt d'Edimbourg.

HERALD, *à part.*

Mes deux valets! tout est perdu.

THURBIEK.

Ils étaient enfermés dans une galerie souterraine, dont l'entrée était comblée par de grosses pierres, leurs cris nous ont attirés en ces lieux, nous les avons délivrés, et les amenons devant votre majesté, pour qu'elle entende leur révélation. Ils accusent le comte Hérald, leur maître, d'avoir dérobé le rebelle Edouard à nos recherches.

TOUS.

Le comte Hérald !

HERALD, *et Anna.*

Grand Dieu !

LE ROI.

Qu'avez-vous à répondre, vous vous taisez, seriez-vous coupable?

HERALD.

Coupable! non, sire, je ne le suis pas. Exposer sa vie pour sauver une infortuné que tous les malheurs accablent, arracher une innocente victime à la rage de ses ennemis, cette action ne peut être considérée comme un crime.

ERAMBERT.

Vous avouez-donc que, malgré les ordres du roi?...

(1) Nous croyons devoir prévenir les directeurs de province que cette fête n'étant pas de rigueur, ils pourront facilement représenter ce mélodrame sans danses ni combats.

HERALD.

J'ai voulu vous épargner un forfait, en empêchant l'arrestation de mon ami.

LE ROI.

Quoi! vous avez osé braver mon autorité?

HERALD.

Non, sire, mais j'ai tenté de faire parvenir jusqu'aux pieds du trône, la voix de l'innocent accusé. J'ai voulu vous faire connaître un scélérat, qui, abusant de votre confiance, ne se sert du pouvoir que vous avez daigné lui accorder, que pour semer dans vos états le deuil et la désolation. Ecoutez les cris du peuple, sire, entendez les gémissemens, des enfans que ses cruautés ont privés de leurs pères, de ces mères éplorées, de ces femmes au désespoir, auxquelles le barbare Erambert a ravi les objets de leur tendresse. Regardez autour ne vous, et vous ne verrez que des victimes de ce monstre, que j'ai résolu de démasquer et de confondre. Oui, sire, la mort, dût-elle être le prix de ma témérité, je ne cesserai d'accuser Erambert de trahison, de calomnie et, d'avoir par une injuste accusation; fait proscrire le vertueux Edouard.

ERAMBERT.

Il suffit d'un seul instant pour prouver la fausseté de ce discours. Ordonnez qu'on fasse sortir de ce pavillon l'écuyer du comte de Dugias; il est arrêté et va par un aveu sincère vous faire connaître tous les crimes de son maitre.

LE ROI.

Allez. (*On fait sortir Edouard et Donald du pavillon.*)

SCENE XVIII.

LES MÊMES, EDOUARD, DONALD.

EDOUARD, *aux pieds du roi*

O mon roi!

LE ROI.

Que vois-je?

HERALD.

Edouard lui-même!

ANNA, *s'élançant dans ses bras.*

Mon époux!

ERAMBERT.

C'est Anna!

ANNA.

Oui, monstre! c'est cette femme infortunée, dont tu ne sus point mériter l'amour, et dont tu persécutas le malheureux époux.

EDOUARD.

Sire, si le souvenir de mes faibles services, peut balancer encore dans votre cœur les effets de la calomnie, qu'il me soit permis de me justifier.

ERAMBERT.

C'est impossible.

LE ROI.

Vous êtes bien coupable.

EDOUARD.

Non, sire, on m'a avili, deshonoré, j'ai souffert tout ce que l'ignominie a de plus affreux, et dans l'état horrible où je me suis trouvé ; mon innocence seule à soutenu mon courage.

LE ROI.

Il faut des preuves pour détruire l'accusation qui pèse sur votre tête.

EDOUARD.

Des preuves !

ERAMBERT.

Et vous n'en avez point.

ANNA, *à part.*

Judes qui ne reviens pas.

HERALD.

Vous vous trompez, il en existe une qui va vous perdre.

ERAMBERT.

Osez en faire usage. (*musique*).

(*On entend le bruit de plusieurs coups de fusils.*)

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, JUDES, *soldats poursuivant Judes.*

(Judes entrant d'un air égaré, et se précipitant aux pieds du Roi.)

JUDES.

Mon maître, mon maître, sauvez-moi.

EDOUARD.

Sire, souffrirez-vous ?....

LE ROI, *aux soldats.*

Arrêtez ! qui vous a commandé cette violence ?

JUDES.

Le comte Erambert d'Edimbourg, qui, craignant que je ne dévoilasse ses crimes, avait ordonné à ces soldats de m'empêcher de quitter la citadelle : désespéré de cet ordre, qui exposait le comte Edouard au plus grand péril, je me détermine à tout faire pour pénétrer dans ces lieux. Aussi-tôt j'examine la chambre qui me sert de prison ; j'aperçois que ma fenêtre n'est point grillée ; je veux en mesurer la hauteur. Au même instant, ma

porte s'ouvre; je ne balance plus, je m'élance, sans songer au danger; on fait feu sur moi, on me poursuit; je redouble de vîtesse, et j'ai le bonheur d'arriver assez tôt pour remettre à vos pieds, sire, la plus forte preuve de l'innocence de mon maître.

(*Il lui présente la lettre, le Roi la prend et la lit.*)

ERAMBERT.

Grand Dieu! cette lettre!

HERALD.

Il est sauvé!

LE ROI, *donnant la lettre à Erambert après avoir lu.*)

Comte Erambert, lisez-vous-même.

ERAMBERT, *à part.*

Ma lettre à Vogald! je suis perdu.

LE ROI.

Erambert, vous m'avez exposé à faire périr un sujet fidèle, à souiller mes mains du sang d'un innocent. Quel supplice mérite une pareille action?...

ERAMBRET.

Quoi sire! vous pourriez croire?..

LE ROI.

C'est devant les tribunaux destinés à punir vos forfaits que vous entreprendrez votre justification. Edouard, je vous rends mon amitié, et la place que vous occupiez près de ma personne.

HERALD, *à Anna.*

Oh! bonheur!

EDOUARD.

O mon Roi! que de reconnaissance!

LE ROI, *aux soldats.*

Délivrez-moi de la présence de ce scélérat.

(*On entraîne Erambert.*)

SCÈNE XX ET DERNIERE.

LE ROI, EDOUARD, ANNA, HERALD, DONALD, JUDES.

LE ROI.

Venez, mes amis, et vous aussi, madame, retournons à Edimbourg; ne songeons qu'au moment qui nous réunit; et si, quelque jour, Charles commettait de nouvelles injustices, rappelez-vous que ce n'est point son cœur qu'il faut en accuser; les Rois seraient trop heureux si le bandeau de l'imposture ne leur cachait point trop souvent la vérité.

FIN.

P
1981
D867F6

Dupetit-Méré, Frédéric
La forêt d'Edimbourg

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY